éditions de l'Atelier

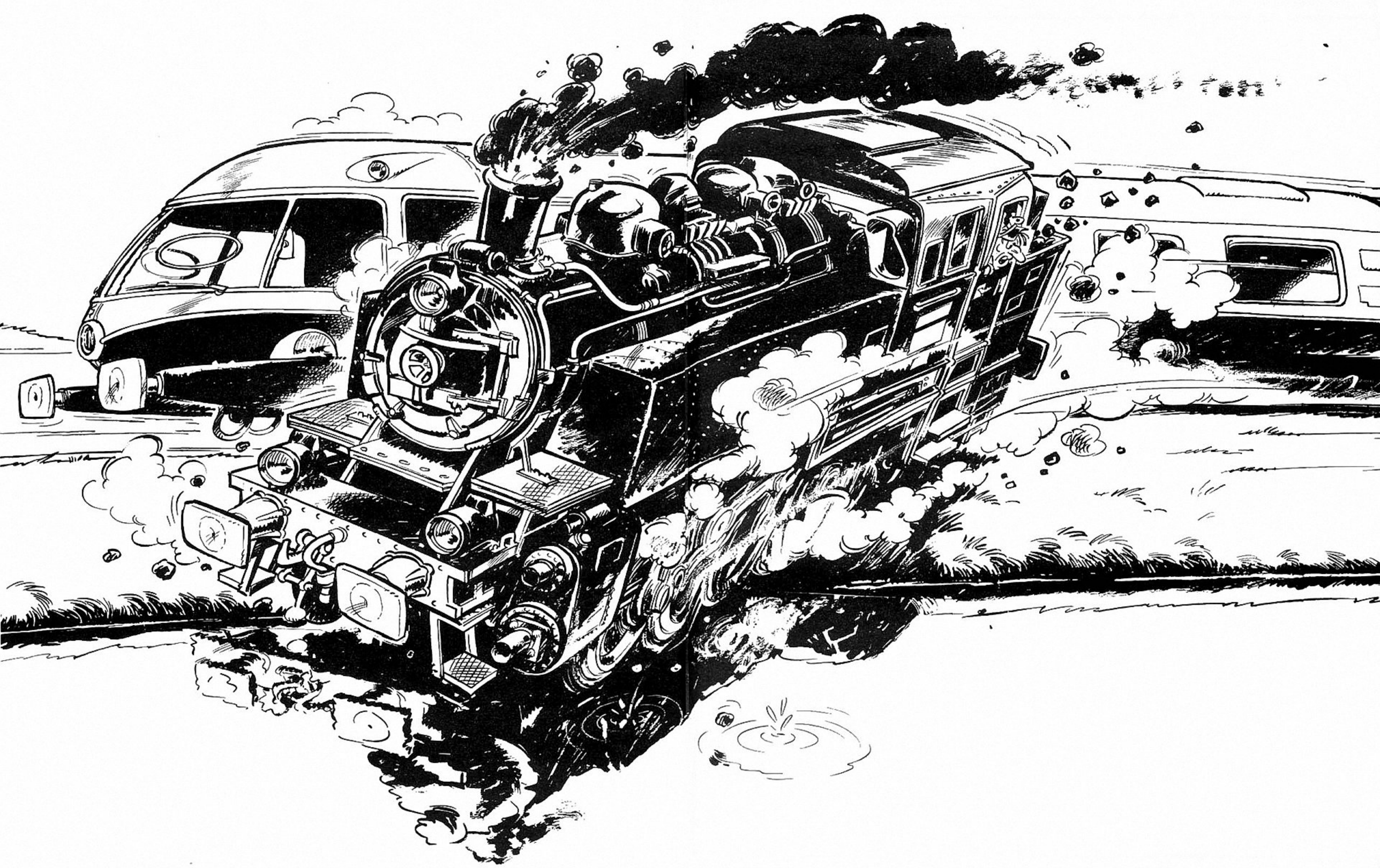
LES ROBINSONS DU RAIL

UN FEUILLETON ILLUSTRÉ DE Franquin Jidéhem ET DELPORTE

D-KATX

→ 25 SC »

MAIS C'EST PAS L'HEURE !



— Moi, je trouve qu'on n'aurait jamais dû réimprimer ces vieux fonds de tiroir.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Franquin ? Mulatier a très bon goût et s'il décide d'éditer enfin en album ce feuilleton paru dans Spirou il y a vingt ans...

— Pffaaah ! Ça ne casse rien. Oui, les dessins de Jihédem sont bons. Et je suppose que ton texte, Yvan, n'est pas mal...

— Pas mal ? Ben, je vais te dire, je n'en suis pas mécontent. Surtout que c'est toi qui as donné toute l'idée...

— Sais pas, je n'ai pas eu le courage de relire tout ça. Et mes dessins, alors là, il aurait mieux valu les oublier. C'est fait il y a vingt ans, trop vite, pas assez réfléchi...

— Ouais. Tu es plus content des dessins que tu fais aujourd'hui, je présume ?

— Oooh non. Pour le moment, je ne sais pas ce qui se passe, je gratouille, je cafouille, je me casse les...

— Ça fait plus de vingt ans que tu dis ça, Franquin. Non, non, tu verras, ça va faire un très bel album.

— J'en doute. Il y a vingt ans, peut-être, ça pouvait passer. L'idée d'un train atomique, c'était moderne, le progrès, la science, tout ça. On était jeunes et enthousiastes et cons.

— J'en connais qui sont encore cons aujourd'hui.

— Tiens, à un moment donné, il y a de la vapeur qui s'échappe d'une chaudière nucléaire. Et pas un seul des personnages ne pense que ça peut être dangereux. Personne n'est contaminé. Ne me dis pas que personne, dans les années 60, ne connaissait les dangers de la radioactivité ?

— Pas nous. Et puis, il fallait un train qui puisse rouler des années sans arrêt. C'est ton idée, après tout. Moi, j'ai simplement tapé le texte à la machine.

— Eh bien, si c'est mon idée, c'est une mauvaise idée, voilà tout.

— Tu déconnes, Franquin.

— D'ailleurs, c'est bien simple, on va demander à Jidéhem. Jidéhem, qu'est-ce que tu en penses ?

— Moi ? (un silence de réflexion, puis :) Bof...

LES ROBINSONS DU RAIL

Un feuilleton d'André Franquin
dessiné avec l'habile participation de Jidéhem
texte d'Yvan Delporte

paru en 1964 dans le Journal de Spirou, numéros 1354 à 1363

LES EDITIONS DE L'ATELIER, 17, rue de Montreuil, 75011 PARIS

ST-QUENTIN
ATTENDS! CES BÊTES FILS SE SONT COINCÉS...
AÏE! ENCORE UN CARREAU D'CASSÉ
JE NE PARVENAIS PAS A' REMETTRE LA MAIN SUR MON BOMBARDON, CHEF...
AAACHETEZ SPIROU!
UN MINISTRE DES CHEMINS DE FER QUI ARRIVE EN RETARD A' LA GARE, PFFF!
TEUHEUH! TEUHEUH!!!

Fantasio reposa le téléphone, rayonnant :

— Ça y est ! Ils ont accepté ! Je serai le seul reporter à accompagner la première locomotive atomique au monde lors du voyage d'essai !

— Magnifique, Fantasio ! jubila Spirou. On va pouvoir sortir un reportage du tonnerre !

— Le reportage le plus formidable de l'année ! Et tu sais, Spirou, j'ai eu une idée... Je vais emporter un émetteur-récepteur de radio. Comme ça, il suffira qu'une sténo, ici, au bureau, prenne note des interviews... On pourra imprimer le reportage sans attendre mon retour !

— Splendide !... Et tu nous feras parvenir par avion des photos que tu prendras... On les développera ici, en vitesse, pour que ça sorte dans la toute prochaine édition...

— Parfait !... Mais dis, Spirou... J'aurai besoin de quelqu'un pour m'aider à transporter le matériel...

— Hmmm... Tout le monde est occupé à la réalisation du numéro spécial... Je ne sais pas si... hmm... A moins que...

Une lueur d'appréhension passa dans le regard de Fantasio. Il avala sa salive, dit doucement :

— Spirou... Tu... tu ne penses pas à me joindre ce...

— Et qui d'autre ? Lui seul est disponible, Fantasio, tu devras en prendre ton parti...

— Non ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! dit Fantasio, écroulé sur le bureau, le front enfoui au creux du bras et frappant d'un poing frénétique son sous-main de cuir.

C'est à ce moment que la porte s'ouvrit et que Gaston, passant la tête par l'entrebâillement, dit avec sollicitude :

— Tu m'as appelé, Fantasio ?

A la gare comme à la gare

C'était l'un des plus beaux jours qu'on ait connus cette année. Le soleil rigolait dans un ciel transparent, où un seul petit nuage blanc faisait le gros dos. Devant la gare de Saint-Quentin, l'orphéon des cheminots attendait, debout, que commence la cérémonie. Le chef de gare principal, soulevant avec discrétion son képi bleu orné de l'écusson de la SNCF, s'épongeait le front. Un ou deux reporters de la presse locale, cigarette au bec et Rolleiflex sur le ventre, discutaient le coup à mi-voix.

Dans un grand crissement de freins, une ID-19 s'arrêta le long du trottoir, sous le regard placide de deux ou trois gardiens de la paix qui restaient plantés là dans l'attente de la cérémonie. Fantasio sortit de la voiture, referma la portière, jeta un coup d'œil à Gaston, à l'intérieur, qui se battait avec la poignée, alla ouvrir de l'extérieur, après quelques exhortations à son collaborateur qui avait oublié de défaire le verrou de sûreté, sortit du coffre un émetteur portatif de radio et le chargea sur son dos, coiffa le casque et dit dans le micro :

— Allo, la Rédaction ?... Allo... Ah ! c'est toi, Spirou ? Bon, on vient d'arriver... Non, le ministre n'est pas encore là. Je te rappellerai tout à l'heure. D'accord ?... Au revoir...

Alors, dans une pétarade majestueuse, deux motards firent leur entrée devant le groupe assemblé là, précédant de peu une limousine noire qui s'arrêta avec une lenteur de bon aloi. Et au moment où M. Guillaume Laubépine, Ministre des Chemins de Fer, sortit de sa voiture, l'orphéon, fouetté par la baguette vigoureuse de son chef, entama « Le Ballast est notre Subsistance », l'hymne des cheminots.

Après l'allocution de circonstance, où il était question de la part importante qui revient aux Chemins de Fer dans la Grandeur de la Patrie, du Progrès toujours en Marche et de la Technique Nationale sans Cesse à la Pointe de l'Avant-Garde, le Ministre traversa la salle des pas-perdus ornée de guirlandes tricolores et de fleurs en pot afin de se rendre sur le quai où attendait Pluton X-6226A, la première locomotive atomique du monde.

C'est Pluton-Pluton qui fait marcher la machine...

Même à l'arrêt, la machine paraissait lancée en pleine vitesse. Un ronronnement quasi imperceptible sourdait de ses flancs aérodynamiques : la chaudière en circuit fermé, actionnée par un petit réacteur nucléaire, était déjà sous pression.

A l'intérieur du poste de pilotage, Fantasio interviewait Henri Molette, que l'on pouvait appeler le père du Pluton X-6226A.

Il était en effet l'ingénieur qui avait mis au point cet autorail révolutionnaire, et Fantasio lui demandait, micro à la main :

— Monsieur Molette, vous avez été parmi les concepteurs de Pluton X-6226A. Comment fonctionne cette machine ?

— Eh bien, cher Monsieur, c'est une pile à l'uranium enrichi qui engendre l'énergie nécessaire à son déplacement, dit l'ingénieur d'un ton mesuré et méthodique.

— Mais l'uranium coûte beaucoup plus cher que le charbon, ou l'huile de diesel...

— Oui, mais il suffit d'une très petite quantité de matière pour faire avancer l'autorail... Le réacteur renferme en ce moment la grosseur d'une noix d'uranium qui suffirait pour que ce train roule à 80 kilomètres à l'heure pendant un an et demi sans arrêt !

— Un an et demi sans arrêt ! s'exclama Fantasio. C'est prodigieux !... Et quelle est l'utilité des appareils que nous avons devant nous ?

— Cette manette correspond au changement de vitesses d'une voiture. En ce moment, vous le voyez, elle est au point mort. Il suffira de l'abaisser pour que démarre l'autorail.

— Et où se trouve le moteur, Monsieur Molette ?

— Sous nos pieds. La pile atomique, protégée par un blindage de plomb épais de soixante centimètres (qui préserve les voyageurs des radiations nocives), se trouve posée très bas, ce qui abaisse le centre de gravité et permet à la machine de prendre des virages à une allure très soutenue.

Gaston, qui s'était coiffé du casque à écouteurs (« C'est drôle, Fantasio, c'est comme pour un coquillage... On entend le bruit de la mer ! »), interrompit l'ingénieur :

— Et pourquoi il y a un tel courant d'air ?

Toisant Gaston, M. Molette lança :

— Parce que la porte de communication avec le wagon-salon est restée ouverte.

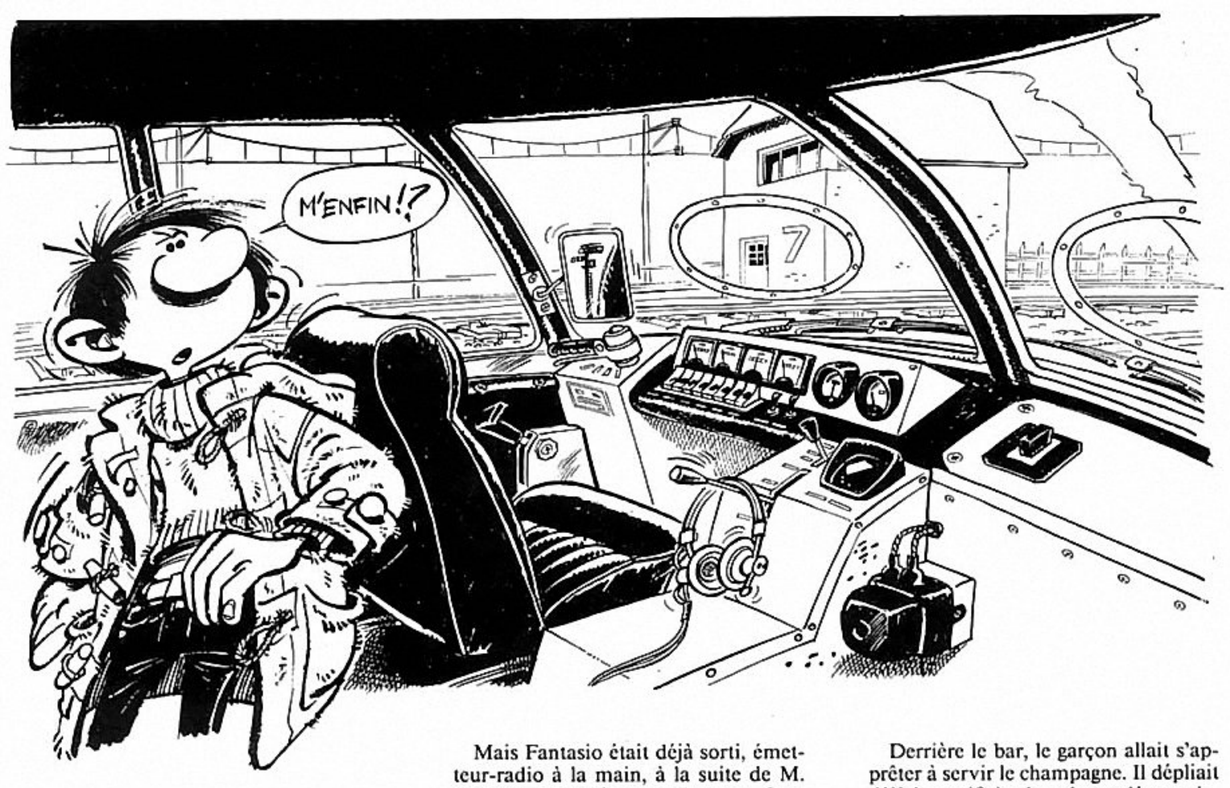
Puis se retournant vers Fantasio :

— Cette porte ne s'ouvre que de l'intérieur du poste de pilotage, afin d'éviter que des voyageurs ne pénètrent par erreur dans la cabine. Nous allons d'ailleurs passer, si vous le voulez bien, dans le wagon-salon, où nous attend le vin d'honneur...

— Chic ! s'exclama Gaston. Justement, moi, les vins d'honneur...

— Gaston, j'ai le regret de vous dire que vous resterez ici, intervint Fantasio. On n'a pas besoin de vous dans le wagon-salon, où votre disposition naturelle à gaffer...

— M'enfin, Fantasio ! s'insurgea Gaston. On croirait vraiment que je fais toujours le...



LA GARE DE SAINT-QUENTIN, MONSIEUR LE MINISTRE, EST EUH... FIÈRE DE... EUH... LES CHEMINS DE FIERS... EUH... MONSIEUR LE MINISTRE...
J'AI TOUT JUSTE LE TEMPS D'ALLER JOUER UN 421 CHEZ JOJO...

Mais Fantasio était déjà sorti, émetteur-radio à la main, à la suite de M. Molette. Maugréant mollement, Gaston colla le nez à la vitre, tenta de faire fonctionner l'essuie-glace, tapota les cadrans pour voir si l'aiguille bougerait, accrocha son casque-écouteur à une manette...

... Et brusquement, le train se mit en marche !

— Ça alors ! dit Gaston, reprenant un équilibre un instant compromis. Y a un imbécile qui a mis la machine en route sans me prévenir !

Alors Gaston se dirigea vers le wagon-salon, refermant derrière lui la porte du poste de pilotage du train...

Une porte qu'on ne pouvait ouvrir que de l'intérieur de la cabine !

Mollement suspendu à la manette commandant le départ, le casque à écouteurs ballottait doucement, bercé par les doux cahots du train qui prenait de la vitesse...

Attention au départ !

Le chef de gare de Saint-Quentin, mal à l'aise dans son costume de cérémonie, aurait bien voulu s'entretenir avec le ministre. Il rôdait autour de lui, attentif au moindre regard qui aurait pu permettre d'engager la conversation, préparant en pensée le degré exact de respect qu'il aurait dans la voix.

Derrière le bar, le garçon allait s'apprêter à servir le champagne. Il dépliait déjà le canif-tire-bouchon adéquat, jetait un regard professionnellement hautain à la bonne ordonnance des coupes sur le drap blanc recouvrant le bar.

C'est à ce moment qu'un cheminot était entré par la porte à glissière, s'était approché de Molette :

— M'sieu Molette, on vous demande au poste de commande, pour vérifier le parcours...

— Excusez-moi, dit l'ingénieur à Fantasio avant de sortir sur le quai à la suite du cheminot.

Fantasio allait se diriger vers le chef de gare pour lui poser quelques questions lorsque soudain...

La porte à glissière se referma avec un chuintement. Un grondement sourd se fit entendre. Brusquement, le train démarra, avec une secousse brutale qui fit tinter les coupes sur le bar.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que, c'est ? dit le ministre.

— Le train s'en va ! sursauta Fantasio.

— Mais je n'ai pas donné le signal du départ ! dit le chef de gare.

Gaston entra en courant au même instant, refermant derrière lui la porte de la cabine de pilotage :

— Dis, Fantasio ! Le train s'est mis en route !

Tout le monde maintenant parlait en même temps :

— C'est insensé ! disait le ministre. Je n'ai même pas prononcé ma deuxième allocution à l'intention des journalistes !

— Ça alors ! Qui a mis cette machine en marche ? disait Fantasio.

— Monsieur le Ministre, veuillez excuser cet incident... bafouillait le chef de gare.

— Est-ce maintenant que je dois commencer à servir le champagne ? demandait le garçon.

— Dis, Fantasio, je te cause : le train est parti ! insistait Gaston.

C'est alors que le regard de Fantasio tomba sur Gaston.

Avec un éclat métallique dans la voix, Fantasio dit :

— Gaston !...

— Oui, Fantasio ?

— Gaston, c'est bien vous qui vous trouviez il y a un instant dans la cabine de pilotage ?

Quatre paires d'yeux étaient maintenant fixées sur Gaston, qui expliquait, plein de bonne foi :

— Ben, oui Fantasio... C'est toi-même qui m'as dit...

— Seul ?

— Quoi, seul ? dit Gaston qui n'y comprenait rien.

— Vous vous trouviez seul dans la cabine au moment où le train s'est mis en marche ?

— Ben, oui...

Quelque chose dans le silence qui l'entourait révéla à Gaston qu'il n'aurait peut-être pas dû dire cela. Il tourna la tête, dit :

— M'enfin, pourquoi qu'ils me regardent tous ainsi ?...

— La manette commandant le départ ! Il faut la relever ! s'exclama Fantasio, courant vers la porte du poste de pilotage.

— Fermée ! Et il n'y a pas de poignée de ce côté-ci !

Gaston, cherchant à se justifier, dit :

— Je l'ai fermée pour le courant d'air...

Le chef de gare, affolé, dit :

— L'ingénieur, M. Molette... Où est-il ? Il doit faire arrêter ce train !

— Il est bête, l'ingénieur, laissa tomber Gaston. Quand le train s'est mis en route, je l'ai vu par la fenêtre. Il courait le long du quai sans regarder où il allait, et il est tombé par terre...

Le ministre s'impatientait maintenant.

— Voulez-vous faire stopper immédiatement ce train ?

— Mais, Monsieur le Ministre, dit Fantasio, il faut aller dans la cabine de commande... Et cette porte ne s'ouvre que de l'intérieur...

— Eh bien, qu'on l'enfonce ! dit le ministre, décidé.

— Attendez, dit Gaston.

Tout le monde tourna vers lui un regard impatient. Sans s'en préoccuper, Gaston poursuivit :

— Moi, j'ai bien regardé au cinéma comment on s'y prend pour ouvrir une porte... Reculez-vous... Attention... Une...

— Gaston ! s'exclama Fantasio.

— ... Deux...

— Gaston, ne faites pas ça !

— ... Trois !

Et Gaston, la tête la première, fonça contre le vantail métallique.

K.O. en un round

Avec un soupir, Fantasio dit au garçon :

— Bon. Voulez-vous m'aider à le relever et le déposer dans un fauteuil ?... Merci.

Le chef de gare, soucieux de montrer ses connaissances, dit :

— Cette porte est en acier de trois centimètres d'épaisseur...

— Quelle organisation ! grogna le ministre. Pas moyen de faire arrêter ce train !... Et la vitre de cette porte ?

— C'est du verre de sécurité... Quasi incassable... Et d'ailleurs, même si nous parvenions à la casser, l'ouverture serait trop réduite... soupira Fantasio.

Le garçon s'approcha alors du ministre :

— Excusez-moi, Monsieur...

— Oui ? Que voulez-vous, vous ?

— Je dois servir le champagne... Puis-je commencer à déboucher ?

— C'est bien le moment de songer au champagne ! Aidez-nous plutôt à défoncer cette porte !

— Je me permets de signaler respectueusement que mes fonctions ne comprennent pas la démolition des portes, articula le garçon. Je regrette, Monsieur le Ministre...

— Et d'ailleurs, même en nous y mettant tous les cinq, nous n'y parviendrions pas, dit Fantasio, découragé.

— Alors, ce champagne, je le sers, Monsieur le Ministre ?

— Oui, oui, mon garçon, allez-y, dit le ministre, l'esprit ailleurs. Enfin, c'est inconcevable ! Qui est responsable de cette déplorable situation ?

— Et pas le moindre boulon à dévisser ! dit Fantasio, scrutant la porte.

La radio, oui. L'activité, non.

Dans la rédaction de Spirou, la sténotypiste, qui prenait par écrit tout ce que lui communiquaient les écouteurs, leva les yeux vers Spirou qui pénétrait dans le bureau :

— Quelque chose ne va pas... dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Spirou, bondissant sur la deuxième paire d'écouteurs, saisissant le micro.

— Allo, allo, disait une voix inconnue. Ici Guillaume Laubépine, le ministre des Chemins de Fer... Je demande à l'administration que je dirige de nous indiquer par radio le moyen de faire stopper le train dans lequel je me trouve, et qui avance dans la direction d'Aulnoye à... à quelle vitesse allons-nous ?

— Oh ! fit une autre voix, ça doit faire du 80, 85 à l'heure, Monsieur le Ministre... Attendez, je vais vérifier, Monsieur le Ministre...

— ... À une vitesse horaire de 85 kilomètres, reprit le ministre. Allo, répondez-moi...

— Allo... dit Spirou.

La voix de Fantasio se fit entendre :

— Mais, Monsieur le Ministre...

— Allo, j'écoute...

— Allo, répéta Spirou... C'est drôle, on dirait qu'il ne m'entend pas...

Dans les écouteurs, la voix de Fantasio résonna à nouveau :

— Mais vous ne pourriez rien entendre, Monsieur le Ministre...

— Taisez-vous, mon jeune ami. Je n'entends rien, dit le ministre, impérieux.

— Mais c'est normal, s'impatienta Fantasio. Vous écoutez dans un micro...

— Allo, Fantasio, tenta de couper Spirou.

— ... Ce n'est pas un récepteur, c'est un émetteur... poursuivait Fantasio. Il faudrait les écouteurs...

— Et où se trouvent-ils ?

À l'arrière-plan, on entendit comme un soupir et la voix de Gaston bredouilla :

— Ah ! ben, quel choc, dis donc... C'est malin aussi de faire des portes aussi dures...

Pas d'écouteur pour les Robinsons

— Gaston, où se trouvent les écouteurs ? demanda Fantasio.

— Ben, je viens de te le dire : ils sont dans la cabine devant !

— Qu'on aille les chercher ! s'exclama le Ministre.

— Mais, Monsieur le Ministre, dit la voix de Fantasio, où commençait à percer une certaine irritation, la porte est fermée...

— Ben oui, quoi, dit Gaston, c'est visible, tout de même...

— Ne vous faites pas remarquer, Gaston ! trancha Fantasio. Non seulement vous êtes parvenu à lancer cette machine à toute allure, mais encore vous avez refermé derrière vous cette porte infranchissable, et en outre vous avez laissé derrière vous les écouteurs qui auraient pu nous tirer de ce mauvais pas... Félicitations, mon ami.

Les cinq antennes de Saint-Quentin

Spirou arracha les écouteurs, s'exclama :

— C'est terrible ! Fantasio et Gaston sont prisonniers à l'intérieur d'un train emballé ! Continuez à prendre note, ajouta-t-il à l'intention de la sténotypiste. Je m'en vais...

— Mais... Où allez-vous ? demanda la jeune fille ébahie.

— À Saint-Quentin ! Je veux trouver un système pour sauver Fantasio ! dit Spirou déjà dans le couloir.

À l'intérieur du salon d'honneur, après le désarroi consécutif à la découverte de leur situation dramatique, les cinq occupants du train emballé reprenaient leur calme.

Le chef de gare poussa un soupir et dit, pour dire quelque chose :

— Enfin, Monsieur le Ministre, comme je le dis toujours, on est en bateau, il faut bien naviguer...

— En bateau ! s'esclaffa Gaston. Elle est bien bonne ! Hahaha !

Fantasio interrompit l'hilarité de son collaborateur :

— Regardez, là, à gauche !

— Haha ! On ne dit pas gauche, on dit tribord ! dit Gaston qui n'y connaissait rien à la marine.

— C'est une gare, dit le ministre. Nous allons nous arrêter ?

— Hélas, non, Monsieur le Ministre, dit le chef de gare. C'est la gare d'Aulnoye, où nos essais se terminaient... Comme il n'y a personne pour faire stopper le train, nous allons poursuivre notre route... Et la voie n'est pas dégagée !

— Ce qui signifie ?... dit le ministre.

— Ce qui signifie, Monsieur le Ministre, que nous risquons de percuter un train de voyageurs, ou une rame de marchandises, ou un obstacle quelconque !

Le ministre, commençant à s'effrayer, bredouilla :

— Mais il faut faire quelque chose ! Nous ne pouvons pas... euh... Nous...

— La gare est dépassée ! dit Fantasio. Et nous continuons, à 85 kilomètres à l'heure ! Il faut absolument arrêter ce train fou !

— Voyons, dit le ministre, cherchant à rassurer tout le monde et soi-même en particulier, lorsqu'il n'y aura plus de carburant, la machine s'arrêtera...

Fantasio se tourna vers le ministre et, le fixant droit dans les yeux, articula :

— Cet autorail peut rouler pendant un an et demi sans arrêt ! D'ici lors, si nous ne l'arrêtons pas, nous aurons tous péri dans une affreuse catastrophe !

Parmi les aiguilleurs du sol

Le poste de contrôle de la gare de Saint-Quentin est un bureau où un certain nombre d'employés s'occupent de régler la marche des trains. Minute par minute, ils prévoient les mouvements des convois, et à l'aide de graphiques d'une complexité étonnante, ils s'arrangent pour que toute catastrophe soit évitée.

À l'ordinaire, une atmosphère assez paisible règne dans le bureau. Mais en ce moment, une tension à couper au couteau régnait dans le poste de commande. Tous les regards étaient tournés vers un homme vêtu de brun, au visage soucieux, que Spirou interrogeait :

— Donc, Monsieur Molette, vous êtes l'ingénieur de cet autorail atomique, et si quelqu'un peut nous donner des renseignements à son sujet, c'est vous ?

— Oui, oui, dit l'homme... Quelle histoire !

— Dites-moi, poursuivit Spirou. Combien de personnes y a-t-il dans ce train ?

— Eh bien... euh... Il y a le ministre... Et aussi le chef de gare de Saint-Quentin... Ah ! oui, un garçon de restaurant, qui devait servir le vin d'honneur... Et alors, bien sûr, vos deux collaborateurs...

— Fantasio et Gaston ! Ça fait cinq personnes... Et aucune n'a les connaissances nécessaires pour faire arrêter la machine ?

— Hélas ! Si au moins j'avais pu être dans l'autorail au moment où il partait...

— Mais comment a-t-il pu se mettre tout seul en marche ?

— Je ne sais pas, moi... Au moment où j'ai quitté la cabine avec M. Fantasio, son aide y est resté un moment...

— C'est ça ! Gaston aura mis le train en marche par inadvertance... Est-ce possible, à votre avis ?

— Oh ! oui... Il suffit d'abaisser une manette... Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment personne n'a pensé à la relever ensuite : l'autorail se serait arrêté immédiatement.

— Si j'ai bien compris, dit Spirou, il y a une porte entre la cabine et le salon d'honneur... Cette porte ne peut être ouverte que de l'intérieur de la cabine... Sans doute Gaston, au moment où le train s'est mis en marche, l'aura-t-il refermée derrière lui...

— En attendant, il faut absolument éviter que l'autorail ne percute contre un obstacle... A-t-on pris des mesures ? demanda M. Molette à l'un des employés du poste de commande.

— Oh ! nous faisons notre possible, bien sûr, dit l'homme d'un ton lugubre. Mais vous vous rendez compte, un autorail fou, qui fonce à du 85 à l'heure dans l'une des zones les plus industrialisées de France... Immanquablement, cette machine va percuter dans un train de marchandises... Ou verser dans un virage...

— Mais il faut empêcher ça, s'exclama l'ingénieur. J'espère bien que les chemins de fer ont tout mis en œuvre pour sauver mon prototype !

— Ainsi que ceux qui se trouvent à l'intérieur ! précisa Spirou. Mais que fait-on pour éviter une catastrophe ?

— Eh bien, nous avons fait retarder de cinq minutes le M. 130, Amsterdam-Paris... Il serait imprudent de faire circuler un train de voyageurs sur la voie au moment où passe cette machine atomique hors de contrôle... Il y a également un convoi de marchandises sur la ligne... J'espère qu'on aura pu le faire stationner avant la déviation vers Maubeuge... Sinon, votre train ira se fracasser dessus !

— Mais enfin, explosa Molette, faites quelque chose ! On ne peut pas laisser détruire une machine qui vaut des millions !

— Et qui renferme cinq personnes, interjeta Spirou.

— ... Et qui est la première de sa...

Allô z'enfants...

La sonnerie du téléphone interrompit les exhortations de l'ingénieur. L'employé du poste de contrôle décrocha, dit avec la douceur de ceux pour qui le téléphone est un instrument de travail :

— Allo...

— Des nouvelles du train atomique ? chuchota Spirou.

— Ah ! oui, le train de marchandises... dit l'employé... Oui, oui, bien sûr... (et poussant un soupir résigné :) Il fallait bien s'y attendre...

— Qu'est-ce que c'est ? bondit Molette. Mon autorail ?...

— Enfin, vous avez déjà prévenu les services de secours... poursuivit l'employé à l'adresse de son correspondant. C'est ça... Bon.

Il raccrochait à peine que Spirou et Molette le tiraient chacun par une manche :

— Qu'est-ce que c'est ? Un accident ?

— Ma machine ? Elle est détruite ?

L'employé haussa les épaules, abattu, dit :

— Il fallait s'y attendre...

— Fantasio ! Il est blessé ?

— Mon autorail ?

— Non, non, ce n'est pas ça... Pas encore... dit le préposé, avec un soupir. Le conducteur du train de marchandises a garé sa machine comme nous le lui avons demandé... Et maintenant il a besoin d'une loco de secours... Pour se remettre en marche...

— Mais mon autorail ? s'entêta l'ingénieur.

— Il n'y a pas eu d'accident ? s'obstina Spirou.

— Pas encore, pas encore... La X 6226A est en ce moment à la hauteur du poste 3 de Maubeuge... Elle avance toujours à la même allure... Évidemment, on va avoir le même cas qu'en avril 1937... Le 23 avril 1937, si mes souvenirs sont exacts...

La ca-tas-trophe in-é-luc-table

— En 1937 ? dit Spirou, inquiet.

— Oui, Monsieur Spirou. Un convoi de marchandises, notamment des poutrelles métalliques, était sorti de la Fabrique de Fer de la Sambre... Il s'est engagé sur la voie au moment où passait le Paris-Scandinavie... Quarante-huit morts...

M. Molette leva les bras au ciel :

— Mais qu'on prévienne les fabriques ! Qu'on les empêche de lancer des wagons au devant de mon train !

— C'est ce que nous avons fait, bien entendu... Mais on ne sait jamais... Et d'ailleurs, il y a bien plus grave...

— Bien plus grave ? dit Spirou, de moins en moins rassuré.

— Oui. Parce que vous comprenez, un train qui sort d'une usine juste au moment où en passe un autre, c'est une coïncidence somme toute assez rare. Mais votre machin atomique, là, il n'y coupe pas. C'est la ca-tas-trophe in-é-luc-table.

La courbe sera une boucherie

— Que voulez-vous dire ? demanda frénétiquement Molette.

— La courbe, à la sortie de Maubeuge... C'est une courbe à rayon très étroit. Les trains internationaux ralentissent, quand ils y passent. Sinon, crac ! Ils seraient projetés sur le talus. Mais votre machine, elle, n'a personne pour la faire ralentir au bon moment. Elle va filer, zoup ! dans le virage, ses roues vont quitter les rails et, chassée par la force centrifuge, badaboum ! Elle ira s'écraser dans le décor.

L'homme se tut un moment. Puis, le regard lourd, les commissures de la bouche pointant vers le bas, il dit d'un ton sépulcral :

— Ce sera une véritable boucherie !

Petit four

Dans le salon d'honneur, affalé dans l'un des fauteuils tendus de velours vert pomme, Guillaume Laubépine, ministre des Chemins de Fer, regardait vaguement au dehors, en dodelinant de la tête. Avec le sourcil hautain et le visage impassible qui sont le propre des gens de son état, le garçon s'approcha, portant une bouteille :

— Voici, Monsieur. Voulez-vous un petit four ?

Le ministre grommela un assentiment et enfourna l'un des minuscules toasts au caviar qui ornaient le plateau que lui tendait le garçon.

Fantasio, debout, le front contre la vitre, dit soudain :

— Diable ! on s'engage dans une fameuse courbe...

— Oh ! Monsieur le Ministre ! s'exclama le chef de gare de Saint-Quentin. La courbe de Maubeuge ! C'est la plus serrée de tout le...

... Et glisse au milieu du virage

Le crissement des roues sur les rails couvrit la voix du chef de gare. Et soudain, le wagon entier, comme pris par une lame de fond, se mit à pencher. Le garçon, bras tendus, se précipita vers le bar... Trop tard ! Les coupes si soigneusement rangées glissèrent, s'écrasèrent sur le tapis avec un tintement glacial. L'inclinaison du plancher s'accentua, et le ministre, battant l'air de ses deux bras, sentit son siège se dérober sous lui, se retrouva à quatre pattes sur le sol. L'inclinaison s'accentua encore, et un choc sourd suivi d'un aïe ! étranglé révéla que Gaston, qui s'était étendu dans un filet à bagages, venait de choir comme un fruit trop mûr.

— Nous allons nous renverser ! hurla éperdument le chef de gare.

Alors, après une demi-seconde d'hésitation, la machine se remit brutalement d'aplomb. Les coupes qui avaient échappé au massacre furent lancées à trois mètres, et Fantasio, qui était resté debout par on ne sait quel prodige de volonté, alla s'écraser le nez contre la vitre avec un bruit mat.

— Elle s'est redressée ! Elle est retombée sur ses pattes ! jubila-t-il toutefois en se tenant le nez.

Gaston, qui se massait les reins, opina :

— Le gros ministre aussi, dis donc, il est retombé sur ses pattes ! Sur toutes les quatre ! Hahahaha !

— Vous, là, aidez-moi donc à me redresser, au lieu de faire des plaisanteries ridicules et déplacées ! tonitrua le ministre à genoux.

Il fallut les efforts conjugués de Gaston (qui voulait le remettre d'aplomb en le tenant par le genou gauche), du garçon et du chef de gare de Saint-Quentin, qui se perdait en interjections commisératives, pour que le ministre se retrouve sur ses pieds.

— Je voudrais bien savoir, dit-il une fois debout, qui est responsable de ce dangereux déséquilibre du train ! Ma parole, on aurait pu se tuer !

— C'est la vitesse, Monsieur le Ministre, exposa obséquieusement le chef de gare. Le train allait trop vite dans la courbe, et...

— Eh bien, qu'on le fasse ralentir ! Dites-moi, garçon, voulez-vous balayer ces fragments de verre, sur le tapis ?

— Je regrette, Monsieur, c'est impossible pour deux raisons ; dit le garçon d'une voix neutre.

— Ah ! oui ? dit le ministre.

— La première, c'est qu'il n'y a pas de balai dans ce salon. Et la seconde, c'est que mon syndicat me défend formellement d'accomplir des besognes pour lesquelles je ne suis point fait. Je regrette, Monsieur.

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur le Ministre, je vais nettoyer ça, s'empressa le chef de gare. Tenez, en utilisant cette serviette, je rassemblerai les morceaux de verre... Comme je le dis toujours, Monsieur le Ministre, on est en bateau, il faut bien naviguer.

La solution du bon sens

Au poste de contrôle de Saint-Quentin, l'un des employés disait avec commisération :

— Et notre pauvre chef de gare, qui est emporté dans cet autorail... Lui qui ne voyage jamais qu'en voiture !

Le téléphone sonna. L'employé se précipita :

— Oui ?... Oui... Bon... Bien... Trois minutes ? Bon... Au revoir...

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclamèrent ensemble Spirou et Molette. Des nouvelles du train ?

L'employé, lentement, dit :

— Par un hasard extraordinaire, il a franchi sans se renverser la courbe de Maubeuge... Et dans trois minutes, s'il n'y a pas d'accident grave, tout sera arrangé...

— On a trouvé un système pour arrêter le train ? s'exclama Spirou, d'une voix lumineuse d'espérance.

— Oh ! non... Ce serait trop beau... dit l'employé, désabusé.

— Mais alors ? insista Molette.

Regardant sa montre, l'employé dit :

— Dans trois minutes, le train franchira la frontière belge...

— Je ne comprends pas... dit Spirou.

— À ce moment, il sortira de notre juridiction. Si une catastrophe se produit, ce ne sera pas sur notre réseau, et notre responsabilité ne sera pas engagée. Vous voyez donc que...

— Mais, bondit Spirou, il faut prévenir les chemins de fer belges ! Ils faut qu'ils prennent des mesures !

— Oh ! c'est fait... Nous avons averti Bruxelles...

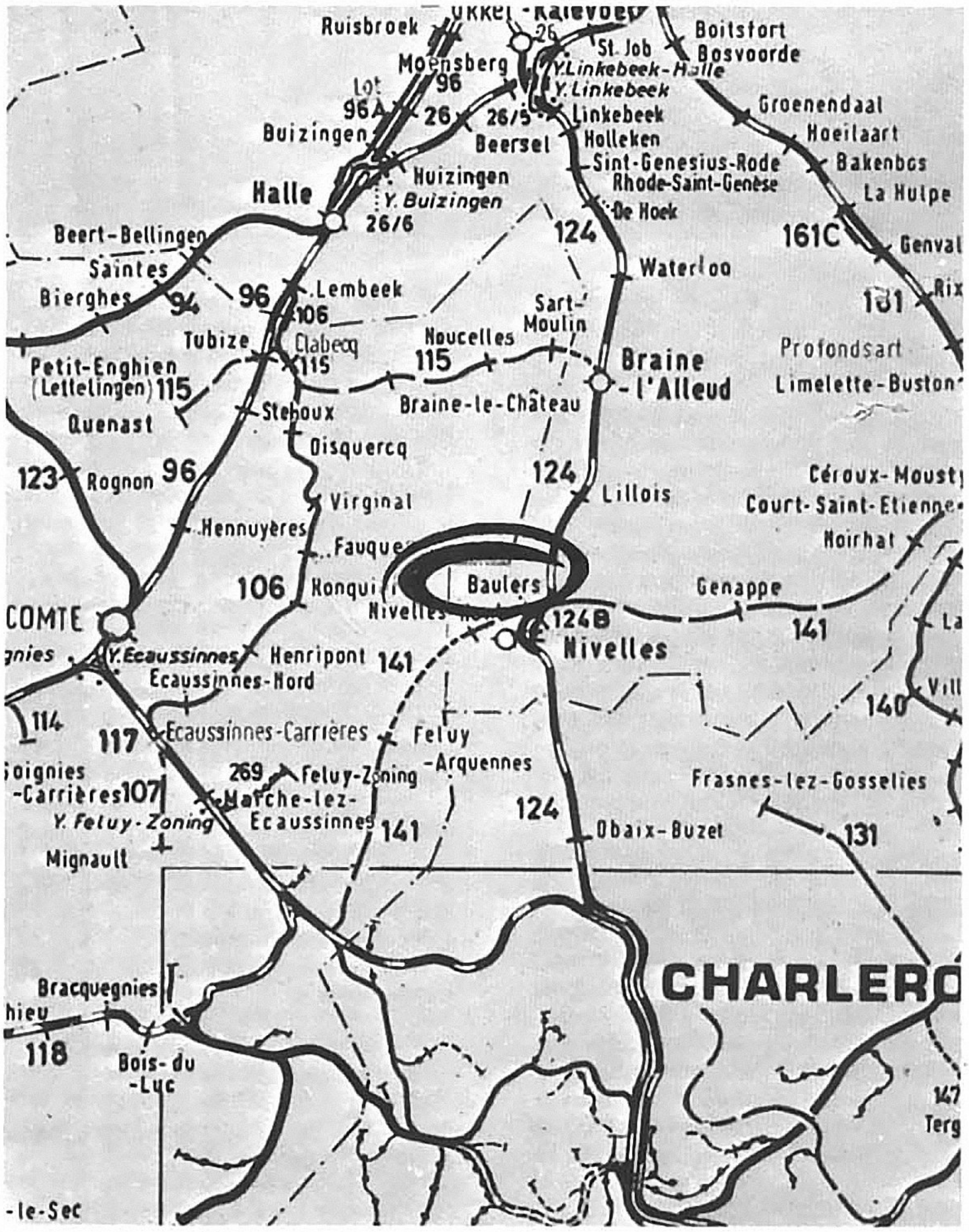
Au pays de Makkeken-Pis

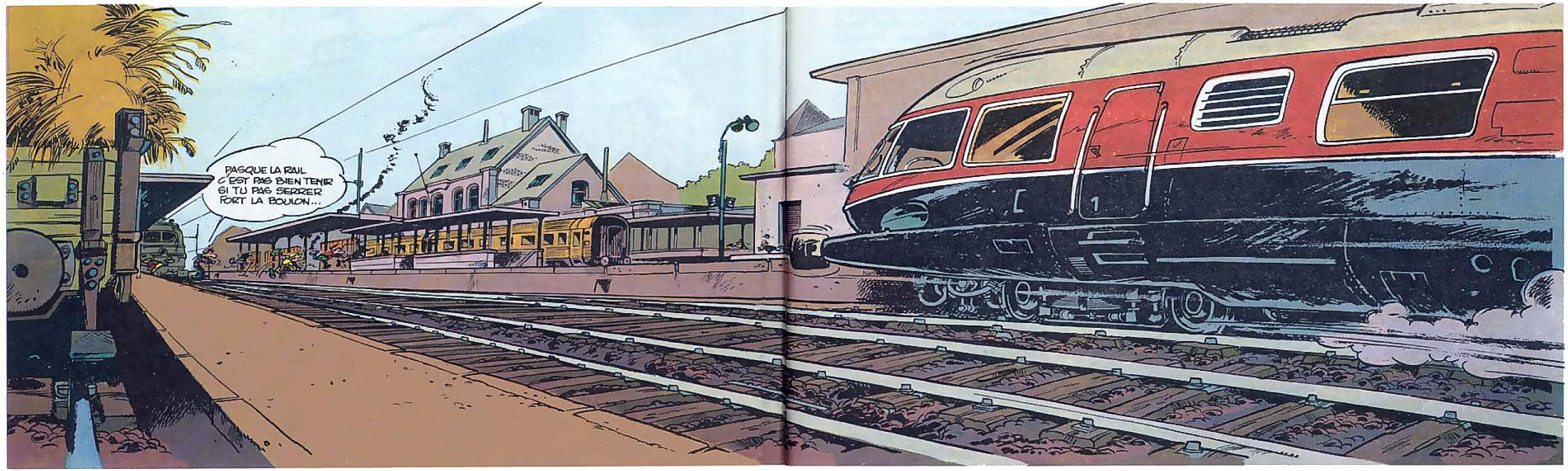
Oui, Bruxelles avait été averti. Planté devant l'immense plan mural, le chef du service de dispatching mordillait un crayon, vérifiait un itinéraire possible pour le train fou qui venait de France, en cherchant à paralyser le moins possible le réseau ferroviaire de Belgique. Déjà des trains avaient été mis en attente un peu partout sur la ligne venant de Maubeuge.

La voie en réparation

Dans la gare de Baulers, où six trains avaient été stoppés, des voyageurs pestaient en circulant sur les quais. D'autres, résignés aux contretemps, cherchaient à se distraire en regardant une équipe d'ouvriers qui déboulonnaient une voie.

La seule voie libre de toute la gare de Baulers, que devait traverser l'autorail atomique. La seule voie libre, et elle était en réfection !





La Belgique est fière de posséder le réseau ferroviaire le plus dense du monde : pour chaque kilomètre carré de sa superficie, elle compte 700 mètres de voies. Même pour un aussi petit pays, ça fait une fameuse quantité de rails. Son parc de locomotives est à la mesure de son réseau. Mais ce jour-là, un bon tiers des véhicules étaient immobiles sur des voies de garage, et le trafic de toute une zone importante du pays était perturbé d'une façon inconcevable : débouchant de la frontière française comme un boulet hors de la gueule d'un canon, un train étrange fonçait à travers la campagne hennuyère, avec cinq naufragés à son bord...

Il fallait éviter que cette machine nucléaire ne percute quelque obstacle...

Fume, c'est du Belge

C'est à cela que s'employait le service du dispatching de la Société Nationale des Chemins de Fer Belges. Le responsable du bureau, cramponné à son téléphone, donnait des ordres à tout le réseau, ponctuant ses objurgations de quelques coups de poing sur sa table. Nous ne chercherons pas à rendre par l'écriture la prononciation savoureuse de cet employé, qui parlait avec ce que les Français appellent l'accent belge et qui n'est en fait que l'accent de certains Bruxellois.

— Allô ?... Passez-moi la gare de Baulers... Urgence !

Tandis qu'il attendait, l'écouteur à l'oreille, le chef du dispatching couvrit le cornet avec sa paume et se tourna vers son adjoint :

— Vous êtes bien sûr, Vandenbroeck ? La troisième voie est en réparation ?

— Sûr et certain, Chef. L'autorisation a été donnée la semaine passée. J'ai encore la note de service...

Le responsable reporta son attention sur le téléphone :

— Allô ?... Allô, Baulers ? De Stommeleer à l'appareil.

— ... ? grésilla l'appareil.

— Ah ! c'est vous, Delbawette ? Dites, il y a un... Quoi ?

— ... ? corna l'appareil.

— ... Oui, oui, ma femme va bien, merci. Mais je...

— ... ?

— Oui, oui, les enfants aussi. Mais dites, Delbawette...

— ... ?

— C'est ça, je n'y manquerai pas. Mais ce n'est pas pour ça que je vous...

— ... ?

— Oui, oui, oui, mon chien va mieux, mais écoutez-moi, sacrebleu ! Vous avez six convois en attente à Baulers. Le 6.060, le 6.071 et le 1.562, et puis l'Etoile du Nord et deux trains de marchandises. Ça vous fait six voies occupées, ça... et la septième ?

— ... !

— En réparation ? Mais bougre d'animal, un train atomique fonce à toute allure vers la ligne 124 ! On ne peut tout de même pas l'aiguiller vers une voie désaffectée ! Écoutez, vous avez dix minutes pour me débarrasser une voie !

— ... !

— Comment, pas possible ? Vous avez bien une voie de garage, tout de même ?

— ... !

— Occupée elle aussi ? Mais alors, c'est la catastrophe ! Bon. Faites évacuer les voyageurs. Dégagez les abords de la gare.

— ... ?

— Oui, prévenez les services de sécurité. Et vite !

En s'épongeant le front, le responsable du dispatching raccrocha le téléphone d'une main qui tremblait un peu.

— Une catastrophe à Baulers ! Et ça juste le jour où je suis de service ! gémit-il.

La voie du Devoir

À peine eut-il raccroché le téléphone que Léon Delbawette, sous-chef de gare à Baulers, alla coller le front à la vitre de son bureau, tapotant d'un air soucieux la tablette de la fenêtre. Lorsqu'on frappa à la porte, il se retourna d'un bloc, accueillit celui qui entrait :

— Ah ! vous voilà, Valère...

Valère, sans se presser, referma la porte derrière lui, repoussa du pouce sa casquette molle et dit paisiblement :

— Vous m'avez fait appeler, Chef ?

— Bruxelles vient de me téléphoner, Valère. Le train atomique va passer par notre gare. Dans dix minutes environ. Et la seule voie libre, c'est la voie 3 !

Valère prit dans la poche de son bleu de travail une boîte métallique, l'ouvrit posément et en sortit un carnet de feuilles à cigarettes qu'il éplucha, le visage absorbé.

— La voie 3 ? dit-il enfin. La 3, elle est en réfection, Chef. Mon équipe travaille dessus depuis ce matin.

— Depuis ce matin ? explosa le chef de gare. Mais il y a trois jours que j'ai donné l'ordre d'entamer les travaux !

Valère avait garni de tabac la feuille un peu fripée, se concentrant sur son œuvre. Il expliqua :

— Oui, mais il y a eu la grève-surprise... Les hommes ont chômé jusqu'à ce matin...

— Valère, il faut donner immédiatement l'ordre à vos hommes de remonter la voie !

Faire et défaire...

Avec délicatesse et précision, Valère passa le bout de la langue sur le bord de son papier à cigarettes, lissa la collure, trancha de l'ongle quelques brins qui dépassaient de l'extrémité et se vissa la cigarette dans le coin de la bouche avant de dire :

— C'est bête, parce qu'il faudra la démonter ensuite à nouveau, et...

— C'est un ordre, Valère ! Remontez les voies ! Dans dix minutes, le train atomique passera par la voie 3, ou bien ce sera une catastrophe nucléaire ! Courez !

Valère pêcha au fond de sa poche un briquet qui visiblement avait beaucoup servi, alluma son mégot et s'éloigna lentement, disant avec philosophie...

— Ouaille, c'est bon. J'y vais... Démonter... Remonter... Faire et défaire, c'est toujours travailler aux chemins de fer, allez !

Sorti des bureaux, il se dirigea vers la voie où ses hommes, à l'aide d'énormes pinces, déplaçaient un rail :

— Hé ! Stop ! Arrêtez tout ! Faut remettre le rail à sa place !

— C'est malin, ça ! dit l'un des ouvriers. On vient juste de le bouger...

— Et dépêchez-vous ! Y a un train qui va passer sur cette voie dans quelques minutes ! Jules !

— Oui, Valère ?

— Tu vas aller là, au bout de la courbe. Tu prendras la corne, et quand tu verras arriver le train, tu souffleras pour nous avertir. Vite !

Jules s'éloigna, balançant à bout de bras la corne d'appel.

Étonnés par une ardeur qu'ils ne connaissaient pas à leur chef d'équipe, les ouvriers avaient repris les pinces et reposaient le rail sur ses traverses. Seul Aloys, le Flamand, un grand gars taciturne au visage de brique crevassée, gardait tout son calme :

— Allons, Aloys, dépêche-toi donc ! Le train va arriver !

— Ça est de difficile, hé... dit Aloys, avec son accent à couper au couteau. Si te travailler vite, te sais pas travailler bien, hé !

— Ça y est ! Le rail est en place ! Plus vite ! Boulonnez les éclisses !

— Dis, Valère, interrompit l'un des hommes, c'est à cause du train atomique ?

— Bien sûr, hein ! C'est une machine nu... chose... nuéclaire, et si elle déraille, toute la gare va sauter !

— Alors tu crois qu'on va nous donner une prime spéciale ?

— T'occupe pas, travaille ! dit Valère. Aloys, donne-moi des boulons. Je vais les poser de ce côté-ci...

Sur les quais, les voyageurs des trains à l'arrêt protestaient un peu parce que des employés de la gare les invitaient à descendre de leur wagon et à s'éloigner. Les cheminots invoquaient le règlement, dirigeaient les passagers vers la sortie... Le sous-chef de gare cherchait évidemment à limiter le nombre de victimes d'une catastrophe éventuelle.

Aloys s'arrêta un instant, cracha dans ses mains, puis, jetant un coup d'œil au rail voisin, dit :

— Ouye, Shef, ta boulon c'est pas bien fermé ici, sais-tu...

— Ça ne fait rien. Aloys, on n'a pas le temps ! dit Valère, la sueur au front.

C'est alors qu'un coup de trompe résonna au loin.

— Écoutez ! C'est le signal ! Le train arrive !

— Pasque la rail c'est pas bien tenir si tu pas serrer fort la boulon... Comme ça... poursuivait Aloys en montrant l'exemple.

Une deuxième sonnerie, plus insistante, résonna.

— Il approche ! Et le travail n'est pas fini ! Vite ! Tout le monde derrière le remblai ! fit Valère en jetant ses outils.

Les hommes plantèrent là leurs clés et coururent à la suite de leur chef d'équipe. Seul Aloys paraissait ne pas avoir entendu. Il continuait son travail, verrouillant soigneusement le rail sur ses traverses. Valère se retourna, à quelques dizaines de mètres, cria :

— Aloys ! Viens ! Ça va sauter ! Aloys !

— La boulon c'est pas bien serré ! expliqua Aloys. Et l'autre ici non plus.

— Aloys ! Viens vite ! hurla Valère.

— La train c'est pas savoir passer si la boulon c'est pas bien serré ! exposa Aloys... Voilà...

La machine déboucha de la courbe, monstre lancé à toute vitesse. Debout sur les rails. Aloys scrutait les boulons. Pour ne pas voir le choc, pour échapper à l'explosion atomique qui allait se produire, Valère se jeta à plat ventre de l'autre côté du quai, la tête protégée par son bras replié...

Le fracas des roues sur les rails grandit, grandit... Puis décrut au loin. Incrédule, Valère releva la tête, regarda l'autorail nucléaire qui s'éloignait en direction de Bruxelles...

— Le train a passé ! dit-il avec une interjection wallonne bien sentie.

Puis soudain, angoissé :

— Aloys ! Aloys, où es-tu ?

Une voix paisible fit :

— Ici, Shef...

Assis au bord de la voie, Aloys déballait paisiblement son casse-croûte :

— Ze manger mon tartine, hé... C'est l'heure de la pause... Te veux boire un tasse café ?

Les autres hommes de l'équipe alors s'approchèrent d'Aloys, sans un mot, considérèrent longuement le Flamand, impassible, qui mâchait une énorme bouchée de pain en regardant dans le vide. Puis l'un d'eux hocha la tête et dit doucement :

— Sacré Aloys, va...

Coups de fil en chaîne

— Ah ! le train a passé Baulers ? Maintenant je vais dire leur fait à ces zouaves des Chemins de Fer Français... Passez-moi Saint-Quentin, Mademoiselle...

M. De Stommeleer, chef du dispatching à Bruxelles, se carra confortablement dans son fauteuil et attendit, l'écouteur calé contre l'oreille. Puis il dit :

— Allô ? Saint-Quentin ? Eh bien, toutes mes félicitations ! Nous venons à l'instant de frôler une catastrophe à cause de votre stupide machine atomique... Oui, je sais que ce n'est pas vous qui l'avez fabriquée, mais vous auriez pu la garder sur votre réseau au lieu de la faire passer en Belgique... Des excuses, tout ça ! Quand on a sur son territoire un instrument aussi dangereux, on a la bienséance de ne pas l'expédier dans le pays voisin ! Parfaitement, vous auriez dû garder chez vous cet autorail nucléaire !... Oh ! oui, on reconnaît bien là l'incurie de la SNCF ! Ce n'est pas chez nous que de telles choses se passeraient, Monsieur ! Vous recevrez d'ailleurs un rapport à ce sujet. Au revoir !

Le chef du dispatching raccrocha le téléphone d'un air satisfait, se frotta les mains, puis décrocha à nouveau :

— Mademoiselle, voulez-vous me passer les Chemins de Fer Hollandais ? Merci...

L'adjoint intervint :

— Donc on aiguille le train vers Anvers, Gare de l'Est, et puis la frontière hollandaise ?

— Bien entendu, Vandenbroeck...

Puis dans le cornet :

— Allo ?... Ici Bruxelles... Bonjour, cher collègue. Dites, j'ai une nouvelle surprenante pour vous... Un train non prévu au programme se dirige vers les Pays-Bas... Il sera à Rosendaal d'ici une heure, disons une heure et quinze minutes... Non, impossible de le faire stationner... C'est un train emballé... Oui, oui, il y a des gens à bord, mais pas de machiniste... Tout à fait impossible de l'arrêter, oui. Oh ! il fait un peu plus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure... Ah ! oui, bien sûr. Il

s'arrêtera de lui-même quand il aura épuisé son carburant... Dans un an et demi !...

Avec une grimace, le chef du dispatching éloigna de son oreille le récepteur où venait de résonner une exclamation hollandaise particulièrement puissante. Il reprit :

— Oui, j'ai oublié de vous dire qu'il s'agit d'un train atomique... Un essai qui a mal réussi... Oui, nous devons absolument l'aiguiller vers la Hollande... Une importante partie de notre réseau est bloquée... Je regrette, il est tout à fait impossible de faire autrement... Oui, oui, d'accord, c'est ennuyeux, mais... (Puis, avec dans la voix un rien d'impatience) Eh ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi ? On ne peut tout de même pas le garder en Belgique, ce train, non ?... Ah ! çà, mon vieux, débrouillez-vous, nous avons fait tout notre possible... Écoutez, si vous le prenez sur ce ton, je...

Puis, reposant le cornet avec douceur, M. De Stommeleer dit avec un rien d'étonnement dans la voix :

— Il a raccroché...

Deux heures plus tard, M. Joop Smeersma, responsable en chef des Services de Coordination des Chemins de Fer Néerlandais, raccrochait à nouveau le téléphone et disait à sa secrétaire blonde et placide :

— Je leur ai dit ce que je pensais de leurs méthodes, à ces fantaisistes des Chemins de Fer Belges ! Ah ! maintenant, Mademoiselle, veuillez me passer Francfort...

Puis, lorsqu'il eut obtenu la communication :

— Allo ? Hauptverwaltung der Deutschen Bundesbahn, Frankfurt ? Ici les Chemins de Fer Néerlandais... Passez-moi le Chef Supérieur Directeur en Chef des Services de chefs de Réseau... Bonjour, Herr confrère... Nous vous signalons que vers 19 h. 35, un train franchira la frontière en provenance de Hengelo et en direction de Salzbergen... Non, il n'y a pas moyen de l'arrêter... Non, ce n'est pas possible de le garder sur notre réseau... Ah ! ça, je n'en sais rien, par exemple... Écoutez, vous n'avez qu'à vous débrouiller. Et ce n'est pas la peine de me parler sur ce ton, parce que moi...

M. Joop Smeersma regarda, rêveur, le cornet avant de le poser sur l'appareil :

— Il a raccroché...

Herr Schlossenschmütz, Chef Supérieur Directeur en Chef des Services de Chefs de Réseau des Chemins de Fer Allemands, deux heures plus tard, téléphonait avec indignation à M. Joop Smeersma, des Chemins de Fer Néerlandais, expliquant que ce n'était pas des façons et qu'on n'envoyait pas sur un réseau étranger une machine aussi dangereuse. Puis il se planta devant la carte murale, traça une grosse ligne au crayon bleu depuis la Hollande jusqu'à la frontière du Danemark et reprenant le téléphone, il dit au standardiste :

— Passez-moi les Chemins de Fer Danois, voulez-vous ?

Plus d'anchois

Le soir était tombé. Pluton X-6226A, la première locomotive atomique au monde, traversait à une allure uniforme le triste et plat pays de Hanovre, jetant au passage des éclairs de lumière sur les barrières fermées.

Dans le wagon-salon, affalé dans un fauteuil, le visage rougeoyant et la cravate défaite, Guillaume Laupébine, Ministre français des Chemins de Fer, voyait l'avenir avec optimisme. Le nombre de bouteilles de champagne vides derrière le bar expliquait sans doute cet état d'esprit. Assis en face de lui, dans une attitude qui se voulait à la fois familière et déférente, le chef de gare de Saint-Quentin opinait à tout ce que disait le ministre. Compassé, le garçon était attentif à remplir les coupes au bon moment. Gaston, étendu dans le filet à bagages, ronflait doucement. Quant à Fantasio, assis un peu à l'écart, les coudes aux genoux et les poings au menton, il était plongé dans des réflexions sans fond.

Le garçon s'approcha de lui :

— Prenez donc un verre de champagne, Monsieur... Il en reste quelques bouteilles...

— Non, merci, dit Fantasio. Je cherche un système... Il doit bien y avoir un moyen d'arrêter ce train, sapristi ! On ne peut pas rester un an et demi dans cet autorail !

Avec un gros rire de campagne électorale, le ministre dit :

— Voyons, mon ami... euh... Fantasio. Vous comprenez bien que tout va finir par s'arranger... Voyez donc la vie du bon côté et prenez une coupe avec moi...

— Monsieur le Ministre, dit Fantasio en haussant les épaules, comment voulez-vous arrêter une machine qui pèse des dizaines de tonnes et qui fonce à 90 à l'heure ?

— Monsieur Fantasio, lança le chef de gare, si M. le Ministre estime que la situation n'est pas sans espoir, il a ses raisons. N'est-ce pas, Monsieur le Ministre ?... D'ailleurs, comme je le dis toujours : on est en bateau, il faut naviguer...

— Très juste... mon brave... Tenez, prenez donç une coupe de cet excellent champagne... Et, garçon, donnez-nous quelques toasts au caviar...

— Il n'y a plus de toasts au caviar, Monsieur.

— Saumon, alors.

— Il n'y a plus de saumon, Monsieur.

— Eh bien, je prendrai un anchois...

— Il n'y a plus d'anchois, Monsieur.

— Hmmm... Œuf dur ?

— Non, Monsieur, il n'y a plus rien à manger, Monsieur. Je regrette...

C'est alors que les occupants du train (à part Gaston, bienheureux, qui dormait) s'aperçurent que les difficultés allaient croître...

Copenhague est considérée comme la plus gaie des villes de Scandinavie. C'était la nuit. Il pleuvait, et pourtant le centre de la ville était plein d'animation. Les néons se reflétaient sur les trottoirs mouillés, et à travers les vitres des restaurants on pouvait voir des dames âgées fumant paisiblement le cigare, comme c'est la coutume au Danemark, hochant la tête en mesure avec le violoniste de l'orchestre. Les cinémas laissaient échapper les spectateurs de la dernière séance, qui allaient manger un petit sandwich garni de hareng doux et d'une rondelle d'orange avant de rentrer chez eux. Les automobiles s'arrêtaient scrupuleusement à tous les passages pour piétons, puis repartaient avec pondération sur l'asphalte luisant.

Non loin de l'église Saint-Nicolas, dans un luxueux hôtel de maître, bâti sous le règne d'un roi appelé Christian ou Frédéric (car la tradition veut que les souverains du Danemark portent alternativement l'un de ces deux prénoms), la lumière brillait à une fenêtre du premier étage.

Dans son salon, M. Bent Nielssen, Ministre des Transports du Royaume du Danemark, regardait pensivement son cigare en écoutant les explications que lui donnait son secrétaire :

— Un train atomique, Pedersen ? Et quand arrivera-t-il sur le réseau danois ?

— Il doit franchir la frontière à Padborg, dans un peu plus d'une heure, Monsieur Nielssen... On me dit qu'il y a cinq personnes à bord, parmi lesquelles le ministre français des Chemins de Fer...

— Un train atomique... répéta le ministre danois. Vous savez sans doute que mon parti a précisément voté une motion de censure contre tous les essais atomiques... Songez aux conséquences si ce train explosait à la suite d'un déraillement sur le réseau danois... Ma carrière serait gravement compromise...

M. Nielssen posa son cigare sur le cendrier de cristal taillé pour un courtisan du roi Christian (ou Frédéric), et comme si ce geste l'avait aidé à prendre sa décision, il dit :

— Pedersen, vous allez prendre toutes les mesures qui s'imposent pour que tout le trafic soit stoppé sur la ligne 46. Faites garer les locomotives de marchandises. De même pour la ligne 54, jusqu'à Aarhus.

Le secrétaire jeta un coup d'œil à la carte déployée sur la table d'acajou datant du roi Oscar (il s'agissait d'une table suédoise) et sursauta :

— Jusqu'à Aarhus ? Mais... C'est la ligne du ferry-boat !

— Justement, Pedersen. Faites évacuer le port d'Aarhus. Nous allons projeter cette dangereuse locomotive dans les eaux du Grand Belt. Ainsi elle n'explosera pas, et nous en serons débarrassés.

— Et... Et les gens qui sont à bord, Monsieur Nielssen ?

Le ministre danois joignit le bout des doigts, leva les yeux au plafond et dit avec componction :

— Nous espérerons, Pedersen, qu'ils savent nager...

Loco à la mer !

Au même instant, à Francfort, le chef de réseau disait à Henri Molette, l'ingénieur qui avait construit le premier autorail atomique du monde :

— On me signale le passage de votre train à Alt Duvenstedt. Nous l'aiguillons toujours vers la frontière danoise.

Spirou, assis au fond d'un fauteuil, dit :

— Croyez-vous que nous pourrions avoir des renseignements sur son itinéraire au Danemark ?

— Oui, ajouta M. Molette, nous pourrions peut-être faire parvenir un message aux occupants du train... Leur dire de ne pas trop abîmer mon autorail...

— C'est très simple, dit l'employé. Je vais vous passer les Chemins de Fer Danois...

Il décrocha le téléphone, dit quelques mots au standardiste et passa le cornet à Spirou.

— Allo ? dit Spirou. Je voudrais connaître l'itinéraire suivi par le train atomique... Comment, vous n'êtes pas au courant ?... Mais enfin, vos services ont été avertis, je suppose ? Il a fallu stopper le trafic sur certaines lignes... Ah ! oui.. Bon... J'écoute...

Prévoyant, prévenant, l'employé allemand avait sorti une carte du Danemark et l'étala sous les yeux de Spirou. Celui-ci dit en suivant de l'index un itinéraire vers le nord :

— ... Oui... le trafic est bloqué depuis Padborg jusqu'à Fredericia... Puis de Fredericia à Aarhus... Et ensuite ?

Les sourcils de Spirou se levèrent à la réponse qu'on lui fit :

— Comment, c'est tout ? Et... Et après ?... Oui, oui, je comprends ce que vous me dites, mais... Les voies ont été réservées jusqu'au quai du ferry-boat ? Mais enfin, il n'est pas possible qu'ils emmènent notre train sur un ferry-boat !

— Que dit-il, Spirou ? sursauta Molette.

Spirou se retourna vers l'ingénieur :

— Ils dirigent le train vers les quais du port... Puis plus rien !

— Comment ! Passez-moi cet abruti, dit Molette en saisissant le cornet. Allo... Monsieur, qui est responsable de cette décision ?... Vous dites ? Ordre du ministre danois des Transports ? Bon. Où est-il en ce moment ?... Oui, oui, je sais bien qu'il est près de deux heures du matin ! Je vous demande où il est, pas l'heure qu'il est !... Chez lui ? Bon. Donnez-moi son numéro de téléphone... Ça m'est égal ! Cherchez-le !... Vous ne savez pas si vous pouvez le donner ? Eh bien, moi, je vous dis que vous pouvez, compris ? Ah ! vous l'avez trouvé... CENtral 1701, à Copenhague... Bien, merci.

Molette raccrocha, se tourna vers l'Allemand qui avait suivi la conversation d'un air intéressé et dit :

— Vous permettez que j'appelle Copenhague ?

— Certainement, dit l'autre. Je vous en prie...

Quelques instants plus tard, l'ingénieur avait au bout du fil un ministre danois mal réveillé.

— Ici Henri Molette, ingénieur responsable de la construction de Pluton X-6226A. Monsieur le Ministre, je n'ai pas l'honneur de connaître votre nom, mais... Comment dites-vous ? Nielssen ? Enchanté. Je regrette de vous tirer du lit, mais il y va du sort d'une machine qui a coûté des années d'efforts et qui est la première en son genre...

— Il y va aussi de la vie de cinq personnes, souffla Spirou.

— Monsieur Nielssen, j'ai appris avec effarement que vous aviez fait aiguiller ma machine vers le quai d'un ferry-boat... C'est un employé des chemins de fer danois qui m'a renseigné... Non, je ne connais pas son nom, et d'ailleurs c'est assez peu important en regard de... Oui, bon, je comprends que cet autorail causera une certaine perturbation sur le réseau et la sécurité des usagers danois, mais... Je comprends très bien que vous devez faire tout pour assurer le bien-être et la prospérité de ceux dont vous avez la charge, mais néanmoins... Oui, Monsieur Nielssen, mais ma machine, que devient-elle dans tout ça ?... À la mer ? Voyons, Monsieur Nielssen...

Il y eut, à l'autre bout du fil, une longue tirade tandis que Molette levait les yeux au ciel d'un air désespéré. Il parvint à interrompre le ministre danois :

— Mais si vous envoyez ma machine à la mer, vous allez détruire en un

instant des années de travail, d'effort... Vous devriez comprendre que...

Spirou, qui était occupé à bouillir sur son siège, se leva et dit :

— Envoyer le train à la mer ? Et ceux qui sont dedans, alors ? Ah ! non, par exemple ! Passez-le-moi, Monsieur Molette.

Avec un haussement d'épaules impuissant, l'ingénieur tendit le cornet à Spirou. Celui-ci dit doucement :

— Allo, Monsieur Nielssen ?... Dites-moi, Aarhus est l'une des villes les plus importantes du Danemark, n'est-ce pas ?... Combien dites-vous ? 110 000 habitants ?... Quel dommage... Je dis : quel dommage... Bien sûr, vous n'avez pas songé que vous condamniez à mort ces braves gens de la ville... Voyons, Monsieur Nielssen, un peu de bon sens... Si vous plongez dans l'eau froide les tuyauteries surchauffées de la locomotive atomique, elles vont éclater... Le plutonium de la pile nucléaire, en se contractant brusquement, va atteindre la masse critique et...

Molette, effrayé, saisit Spirou par l'épaule :

— Voyons, Spirou, ce n'est pas vrai ! La condensation de...

— Chut ! Laissez-moi faire ! souffla Spirou en couvrant de la main le cornet. Puis il reprit :

— Allo, vous êtes toujours à l'écoute ? Je disais que ce serait un véritable holocauste. Et, bien entendu, lorsque nous annoncerons à la presse que cette catastrophe est due à l'une de vos décisions... Vous dites ?... Ah ! Ah !... tout bien réfléchi, vous préférez éviter de... Mais oui, mais oui, il doit être possible d'aiguiller la locomotive vers une autre localité... C'est ça... Au revoir, Monsieur Nielssen... Faites vite !

Spirou raccrocha d'un geste triomphant.

— Et voilà ! dit-il.

— Ils... Ils vont changer de programme ? demanda Molette.

— Bien entendu, dit Spirou. Il nous reste à vous remercier, Monsieur, ajouta-t-il à l'intention de l'employé allemand. Nous allons vous laisser rentrer chez vous...

— Euh... Dites... Monsieur, intervint Molette, vous pourriez peut-être nous dire si nous trouverions à Francfort un restaurant qui soit ouvert à cette heure-ci ?

— Mais certainement ! sourit l'Allemand. Qu'est-ce que vous souhaiteriez comme repas ?

— Eh bien... Je ne sais pas si on trouve ça par ici... J'avais envie de manger... Je ne sais pas comment vous appelez ça, mais c'est une sorte de petite saucisse de porc...

— À manger ! s'exclama Spirou. Dire que Fantasio, et Gaston, et les autres, n'ont rien mangé depuis hier à midi ! Les pauvres, ils doivent mourir de faim ! Il va falloir absolument arrêter ce train, Monsieur Molette !

La 425 va se faire entrer dans le chou

Un matin de soleil sur la campagne danoise est un spectacle plein de fraîcheur. Les rayons presque horizontaux du soleil dorent l'herbe moelleuse, où paissent les petites vaches rousses qui donnent le si bon lait qui fait le si bon beurre. Dans la cabine au bord de la voie, le chef-garde Mortensen s'apprêtait à quitter son service. Le chef-garde Jensen, qui devait le relever, entra dans le poste et dit :

— Salut, Mortensen ! Dis donc, tu as reçu les instructions de Copenhague ? Faut faire garer tous les trains sur la ligne 64...

— Oui, oui, c'est fait, dit l'autre. Sauf pour la 425, bien sûr.

— La 425 ?

— Une locomotive haut-le-pied qui circule entre Funder et Moselund... Elle va passer ici dans quelques minutes.

— Mais dis donc, il faut absolument la faire arrêter ! Le train atomique arrive pleins tubes !

— La faire arrêter, la faire arrêter... Et comment veux-tu qu'on la fasse arrêter, la 425 ?

— En mettant le signal rouge, pardi !

— C'est ça. Alors elle va stopper au milieu de la voie. Tu oublies qu'il n'y a pas de voie de dédoublement sur ce tronçon-là.

— Qui c'est qui conduit la 425 ?

— Larsen. Il est avec Ibsen. Et le train atomique, il est encore loin ?

— Comme je passais devant la gare, on m'a dit qu'on signalait qu'il avait traversé Rødkaersbro.

— Mais alors, il sera ici dans quelques minutes ! La 425 va se faire entrer dans le chou !

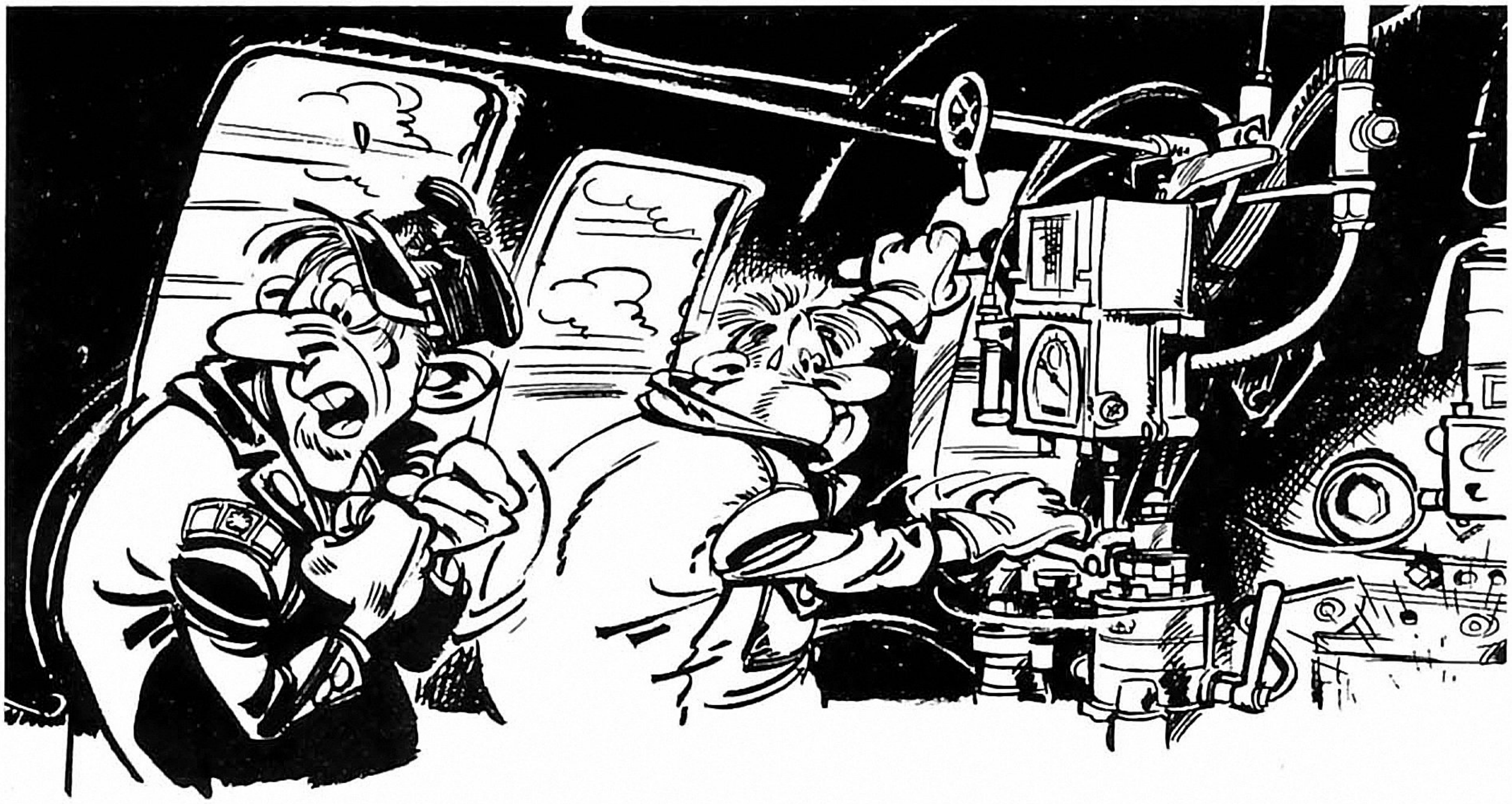
— Il n'y a que deux choses à faire, dit Jensen. Primo, faire signe au conducteur de la 425, quand il passera devant nous. Secundo, avertir Copenhague. Comme ça, on sera à couvert.

— Écoute ! Voilà la 425 qui approche !

Les deux hommes sortirent de la cabine. Au loin, son panache de vapeur teinté de pastel et d'or par le soleil levant, la locomotive avançait à belle allure, comme un cheval qui se fait vieux, mais veut garder encore son fringant.

Faut pousser la vapeur !

À bord de la locomotive, Larsen surveillait son manomètre en pestant, tandis que Ibsen, son second, enfournait du charbon dans la machine. À l'approche de la cabine de contrôle, Larsen jeta par habitude un regard au dehors et s'exclama (Larsen était un de ces hommes qui ne parlent pas, ils s'exclament) :



— Saa sor Søren ! Qu'est-ce qui se passe ?

Au passage, il sortit la tête et hurla aux deux chefs-gardes :

— Quoi ?

Les deux hommes, avec de grands gestes, lui crièrent quelque chose qu'il n'entendit pas, à cause du vacarme de la machine.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ? demanda Ibsen.

— Saa sor Søren ! Sais pas... Ils montraient quelque chose derrière nous... Et derrière nous, il n'y a rien...

Larsen jeta un coup d'œil distrait sur la voie derrière sa machine et sursauta :

— Saa sor Søren ! On est suivis par une locomotive... Non, une automotrice ! Jamais vu une machine de ce type-là... Et elle avance rudement vite, dis donc !

Ibsen regarda, dit :

— Elle nous rattrape...

— Saa sor Søren ! Ils ne sont pas fous, nous suivre d'aussi près ? Fais-leur signe de ralentir !

Ibsen fit, en vain, de grands gestes du bras. La machine qui suivait ne modifia pas son allure.

— Ils... Ils approchent encore ! Larsen ! Faut pousser la vapeur ! Ils vont nous rentrer dedans !

Ibsen, frénétiquement, saisit la pelle et enfourna du charbon à toute allure dans le foyer, tandis que Larsen tripotait ses manettes en lançant d'abominables imprécations danoises.

— Pousser la vapeur, pousser la vapeur... Saa sor Søren ! Elle est déjà au régime maximum, ma machine ! On ne me fait jamais conduire que de vieilles guimbardes, Saa sor Søren !... Ils se rapprochent toujours ?

Ibsen regarda derrière, poussa un cri :

— Ils ne sont plus qu'à cinq mètres... Plus vite, Larsen ! Quatre mètres... Trois... Larsen, pour l'amour du ciel, accélère ! Deux mètres... Un... Larsen ! Ils... Ça y est !

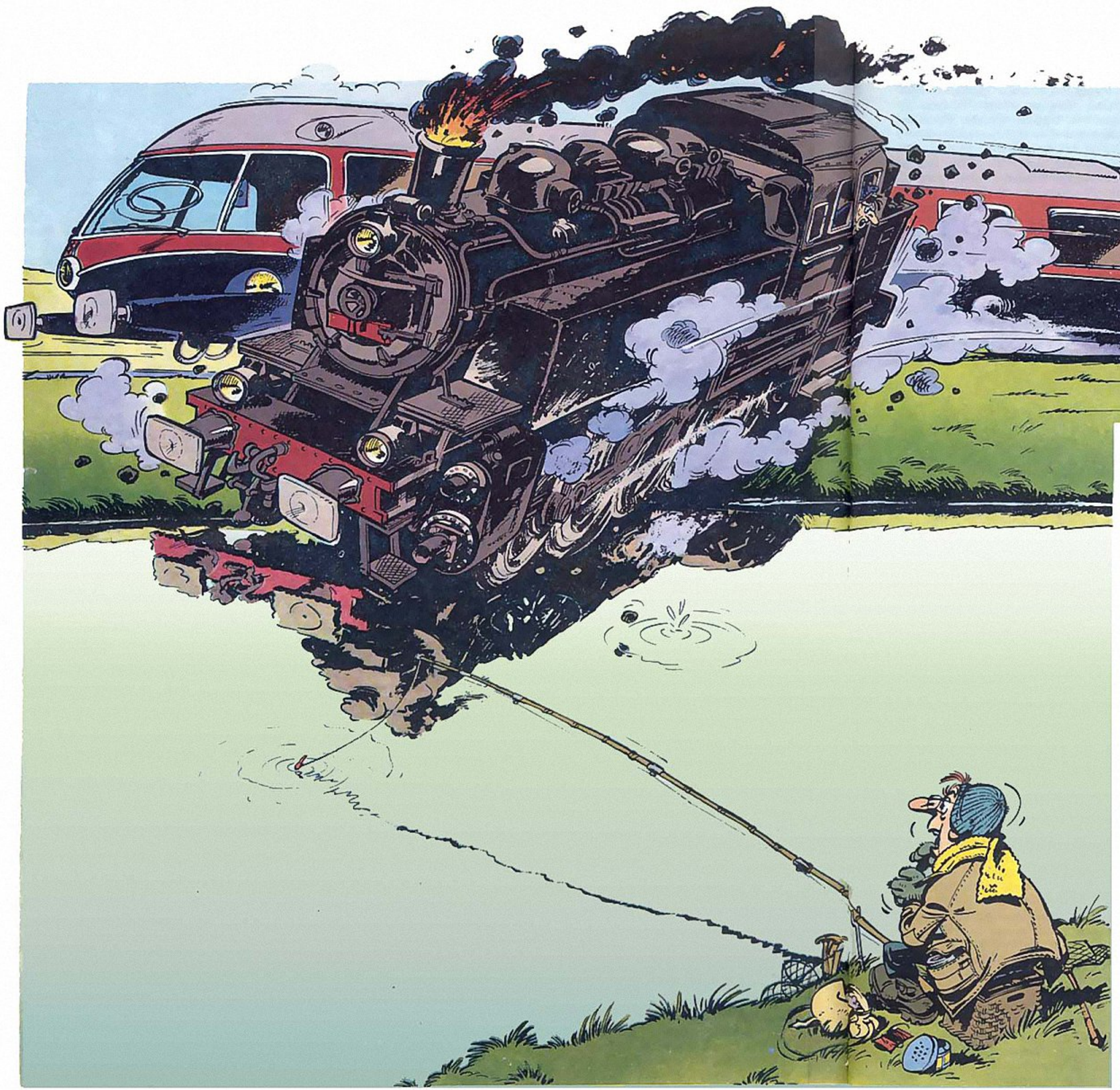
Un nuage en champignon

Pendant ce temps, à la cabine, Mortensen était accroché au téléphone, expliquant ce qui venait de se passer :

— On a bien essayé de leur faire signe, mais ils n'ont pas compris... Non... Et quelques secondes après, l'autorail atomique est passé... À très vive allure oui...

À ce moment, une explosion fit trembler les vitres de la cabine. Mortensen sursauta, jeta un coup d'œil au dehors :

— Allo... Vous avez entendu ! Ça a sauté... Oh !... Et d'où je suis, je vois le nuage de fumée qui s'élève... Vous dites ? Quelle forme il a ? Ben, la forme d'un nuage de fumée... Comment ?... Tiens, c'est drôle que vous disiez ça, parce que justement... Oui, il a la forme d'un champignon... C'est important ?



Un nuage sinistre, mordoré par le soleil levant, dominait le plat de la campagne danoise. L'air frémissait encore du bruit d'une explosion. Que s'était-il passé ?

— Saa sor Søren ! disait le conducteur Larsen, qui ne mâchait pas ses mots, ces sagouins vont nous rattraper ! Ils... ils nous rentrent dedans !

Ibsen, le chauffeur, était en nage à force d'enfourner du charbon dans le foyer. Les pistons gémissaient, des jets de vapeur sifflaient partout, le spectacle était dantesque. Et pourtant il était impossible de tirer fût-ce un kilomètre-heure de plus à la vieille guimbarde. Le choc entre l'avant de l'autorail atomique et l'arrière de la loco à vapeur ne fut pas bien terrible ; la différence entre les vitesses des deux machines n'atteignait pas dix kilomètres à l'heure. Les occupants de l'autorail ne s'en rendirent même pas compte. Pas plus qu'ils ne s'aperçurent du léger ralentissement de leur prison roulante, qui poussait l'autre locomotive.

Et brutalement, ce fut la catastrophe : Larsen, qui pestait avec une virulence étonnante pour un Danois, dont on connaît le caractère placide, Larsen résolut de jouer le tout pour le tout. Il freina à bloc.

Il y eut comme un coup de canon. La vieille locomotive poussive fut projetée hors des rails, avec un bond en l'air de près d'un mètre, et patina un instant sur la terre meuble avant de s'enfoncer dans une mare. L'autorail atomique, lui, poursuivit aveuglément son chemin.

Lorsque la vapeur se dissipa un peu, Larsen, suffoquant, rouge et trempé, poussa une série d'imprécations particulièrement bien senties.

— Saa sor Søren ! Skvadderhoved ! Si jamais j'attrape le zigomar qui conduisait cet autorail, je vais te lui faire passer le goût du beurre danois, moi !

L'Angleterre au bout du rail

Dans le train, un rayon de soleil vint caresser le nez de Fantasio qui dormait, recroquevillé dans un fauteuil, et le tira de son sommeil. Gaston, étendu dans le filet à bagages, ouvrit mollement un œil puis bâilla bruyamment. Le chef de gare de Saint-Quentin, qui s'était endormi le nez entre deux pages de son indicateur des chemins de fer, se redressa :

— Ma parole, le jour est levé !...

Il jeta un œil respectueux vers le ministre des Chemins de Fer, qui dormait la bouche ouverte, la tête ballottée par le train, et chuchota :

— Monsieur le Ministre dort encore... Ne faisons pas de bruit !

— C'est ça, dit Gaston en sautant de son filet à bagages avec un boum qui fit sursauter tout le monde. Oouâäh ! J'ai bien dormi...

Puis après avoir frotté du bout du doigt un petit carré de la buée qui embrumait les vitres :

— Ah ! cette fois, je crois bien que ça y est ! On est en Angleterre ! Je viens de voir le nom d'une gare, et c'était un nom anglais !

— Ça m'étonnerait, dit doucement le chef de gare. A mon avis, nous sommes toujours au Danemark. Quel nom était-ce ?

— Oh ! je n'ai pas pu tout lire, le train allait trop vite, expliqua Gaston. Mais ça finissait par RUP...

— Rup ? demanda le chef de gare.

— Oui ! RUP, R, U, P. Et je crois bien que ça commençait pas A.

— Ah !... En ce cas, je crois que je vais pouvoir vous dire où nous nous trouvons, dit le chef de gare en feuilletant d'un geste professionnel son guide des chemins de fer. Voyons, voyons... Hm. Il y a pas mal de stations danoises dont le nom ressemble à ça... Ce pourrait être Agedrup... Ou bien Agtrup... Ou encore Ajstrup...

— Mmmouais, dit Gaston sans grande conviction. Mais si ce sont des stations danoises, ce n'est pas ça...

— ... Ou Allerup... Ah ! il y a deux Allerup. Et il y a deux Alstrup également... Ou bien Alsønderup...

Fantasio, qui n'avait encore rien dit parce qu'il est assez difficile à réveiller, prit enfin conscience de ce qui l'entourait. Il dit :

— Gaston, vous savez où nous sommes ?

— En Angleterre, dit Gaston. Le chef de gare est occupé à regarder dans son bouquin...

Sans prendre garde à l'interruption, le chef, absorbé, poursuivait :

— Assedrup... Assendrup... Astrup... Attrup... Avnstrup... Voilà pour les A.

Gaston, qui avait remis le nez contre la vitre, s'exclama :

— Attendez, voilà encore un panneau !

— Parce que si nous regardons dans les B, nous trouvons Bajstrup, Ballerup, Bastrup, deux fois, Begtrup...

— Cette fois, j'ai bien lu ! dit triomphalement Gaston. On est à Apple Syrup !

— ... Bendstrup, Binderup, deux fois, Bisserup, Bistrup, Bjerndrup...

— Vous fatiguez pas, dit Gaston en tapant sur l'épaule du chef de gare. On est à Apple Syrup !

— Apple Syrup ? dit le chef en consultant avec ébahissement sa liste des stations. Mais ça ne figure pas dans...

— Mais c'est une publicité ! s'exclama Fantasio. C'est de la publicité pour du sirop de pommes ! Apple Syrup, ça veut dire sirop de pommes en anglais !

— Là ! Tu vois bien ! exulta Gaston. Tu vois bien qu'on est en Angleterre ! Je le savais, moi, qu'on était en Angleterre !

Le chef de gare, à son tour, regardait par la fenêtre. Il dit :

— Nous approchons d'une grande gare... Oui, voilà... Ringkøbing ! Nous sommes toujours au Danemark !

— Au Danemark ? dit Gaston, dépité. M'enfin, ils sont bêtes, ces Danois... Pourquoi qu'ils font des publicités en anglais pour tromper tout le monde ?

Laissez des vivres !

Les quotidiens publiaient des graphiques indiquant le trajet et l'heure de passage du train. Et les gens allaient le long des voies pour jouir du spectacle de ce train emportant cinq personnes affamées. La petite gare de Salzderhelden n'avait jamais vu autant de monde à la fois. De tous les villages des environs, on était accouru, en carriole et en voiture, parfois même en tracteur. On avait amené les enfants, à qui ça ferait une distraction, et le chien, pour lui donner un peu d'exercice. La municipalité de la ville avait engagé les services d'un peintre en bâtiment qui connaissait un peu le français et qui avait orné la gare d'un message réconfortant en lettres rouges sur un calicot blanc : « Salzderhelden vous dit : Courage ! On les aura ! »

Herr Müller disait à Herr Von Treif :

— Alors, Herr Von Treif, on est venu regarder le train ?

— Hé ! oui, dit Herr Von Treif, assis sur un petit pliant qu'il avait amené avec lui et mâchant un savoureux sandwich aux pommes de terre. Ces pauvres gens, il faut bien leur donner un signe d'encouragement... Ce n'est pas au moment où l'Europe est en train de se construire qu'il faut abandonner des étrangers à leur sort, n'est-ce pas ? Et puis, la radio a dit qu'ils n'avaient pas de nourriture. Alors, regardez...

Et Herr Von Treif dévoila des plats posés à même le sol, recouverts de serviettes immaculées :

— Une choucroute, avec de petites saucisses et de la salade de pommes de terre...

A ce moment, l'un des enfants Schlüpke, le petit rouquin qui se fourrait toujours partout et qui présentement se trouvait au sommet d'un énorme sapin, poussa un cri :

— Le train ! Il vient !

Il y eut aussitôt le long de la voie une animation pleine d'expectative, chacun tentant de se placer le mieux possible pour apercevoir les héros du jour. Herr Von Treif saisit ses plats et dit :

— Je vais m'approcher de la voie...

— Mais... comment allez-vous leur donner ça ?

— J'espère, dit Herr Von Treif, qu'il y aura une fenêtre ouverte...

Le policier du village, important, faisait circuler le public trop proche des voies. Mais déjà le train apparaissait dans la courbe. Herr Von Treif, tenant son plat de choucroute à bout de bras, attendait...

— Une fenêtre est ouverte ! hurla-t-il. Une... Deux...

Vvouf ! Le train passa comme l'éclair. Comme l'éclair, le bras de Herr Von Treif se détendit. Mais, déplacement d'air malencontreux ou erreur de balistique, le plat de choucroute manqua son but. C'est l'agent Schmidt qui le reçut dans la figure.

Herr Von Treif se désolait :

— Quelle malchance ! De la si bonne choucroute !

L'agent Schmidt, dans la moustache duquel erraient encore quelques brins de chou blanc, finit de s'éponger et se dressa, vengeur, devant Herr Von Treif :

— Mais vous n'avez pas manqué un policier dans l'exercice de ses fonctions, Herr Von Treif !

— Monsieur l'agent ! Je... je suis désolé... Attendez, je vais vous éponger, dit Von Treif, tout effaré.

— Jet de choucroute sur un policier fédéral ! Ça va vous coûter cher !

Sans ménagement, le policier saisit Von Treif par le bras et l'emmena vers le poste de police.

Avec les Robinsons du Rail

Dans sa cabine téléphonique, un reporter de la presse à sensation dictait son article :

— Allo... Passe-moi la rédaction. Allo... C'est vous, Sonia ? Bon. Je vous dicte. Le titre : AVEC LES ROBIN-

SONS DU RAIL. Qu'on me fasse ça sur au moins quatre colonnes, hein ? Voilà le texte : Dans un fracas étourdissant, virgule, le train fantôme a traversé la ville, virgule, semant l'effroi sur son passage, point. Prisonniers de ce monstre noir comme l'enfer, virgule, cinq hommes désespérés jouent leur vie et le savent, point. A la ligne. Tourmentés, virgule, hagards, virgule, ils se pressent à la vitre de leur geôle roulante, virgule, demandant avec des sanglots qu'on les délivre de ce martyre qu'ils endurent depuis près de deux jours, point. Quel sort leur est réservé, point d'interrogation ? Ils se le demandent avec anxiété, virgule, craignant à tout moment la catastrophe, point...

Situation difficile

Et au même instant, à bord du train, le chef de gare, le menton dans la main, intense, concentré, disait :

— La situation est difficile, Monsieur le Ministre...

Puis, décision prise :

— Voilà. Le huit d'atout...

— Belote ! dit le ministre.

— Et le neuf de trèfle...

— Rebelote ! dit le ministre.

— Et dix de der ! dit le chef de gare en abattant sa dernière carte.

— Ah ! pardon, dit le ministre. Il y avait mon as de carreau.

— Mais, Monsieur le Ministre, vous aviez déjà joué votre as de carreau !

— Mais non, mais non, mon brave.. Voilà, j'ai gagné. (Et s'adressant au garçon :) Donnez-moi donc le dernier verre de champagne...

— Voici, Monsieur. Et je vous signale qu'à partir de maintenant, je n'ai plus rien à faire. Plus de champagne, plus rien à servir. Mon travail est terminé.

— Ma foi, dit le ministre, vous pourriez balayer ces bouts de papier.

— Excusez-moi, Monsieur. Je vous rappelle respectueusement que mon syndicat me défend de faire des travaux pour lesquels je n'ai pas été engagé... Je regrette, Monsieur.

Et très digne, le garçon se retira derrière le bar, s'assit sur sa chaise. Gaston le regarda d'un œil admiratif puis s'approcha :

— Dites... Qu'est-ce que je dois faire pour en être, de votre syndicat ? Ce serait, ajouta-t-il à voix basse, pour faire une farce à Fantasio...

Et pendant ce temps, attablé dans un café de Francfort en face de Spirou, Henri Molette, l'ingénieur responsable de la construction de Pluton X-6226A disait, la tête entre les mains :

— Si au moins je pouvais transmettre un message aux occupants du train... Vous comprenez, Spirou, il n'est pas très difficile de faire stopper ma machine, pour autant qu'on sache comment s'y prendre... Il suffit d'un tournevis et d'une clé anglaise, et...

— Et de la nourriture ! dit Spirou. Les pauvres, ils doivent avoir faim.

Et soudain, l'œil de Spirou s'illumina.

— Je sais ! s'exclama-t-il. Monsieur Molette, nous allons les aider à sortir de là ! Il suffit de louer un avion, qui survolera le train à la même vitesse que lui. On pourra alors jeter des vivres à ces malheureux...

— Excellent ! Excellent ! approuva Henri Molette. Comment n'y avions-nous pas songé plus tôt ?... Il suffit d'y adjoindre un émetteur-récepteur de radio, et tout sera pour le mieux ! Vite ! Il faut que nous trouvions une firme qui puisse nous louer un appareil assez lent !

— Je vais déjà acheter les provisions, dit Spirou. Et les emballer solidement... Voyons, quel est l'horaire du train ?... Hm ! Il traversera Francfort vers 16 heures 20... Il sera vers 16 heures 35 à Darmstadt... Vers 17 heures 08, il sera entre Heidelberg et Mannheim... Un peu après 17 heures 40, il sera à Karlsruhe... Si nous nous dépêchons, Monsieur Molette, nous pourrons le rattraper pas trop loin de Francfort ! Vous vous occupez de trouver un pilote ?

— Pas la peine, Spirou... J'ai ma licence. Notez bien qu'il y a un certain temps déjà que je n'ai plus piloté un avion, mais je m'en tirerai ! dit l'ingénieur.

Le problème : voler lentement

Une heure plus tard, Spirou, encombré de plusieurs énormes colis, retrouvait l'ingénieur à l'aéro-club de Francfort.

— Voilà, Monsieur Molette. Je pense bien que j'ai tout ce qu'il faut... Des conserves... Du fromage... Des biscuits... Quelques bouteilles de limonade... Et même un réchaud à essence, pour qu'ils puissent manger chaud...

— Vous n'avez pas oublié les émetteurs-récepteurs de radio, j'espère ?

— Non, non. J'y ai même joint des batteries de rechange et des explications détaillées sur la manière de s'en servir...

— Tout est bien emballé ? demanda Molette. Les appareils de radio ne courent aucun danger ?

— Aucun. Et vous, vous avez trouvé un avion ?

— Ç'a été difficile. On ne trouvait pas d'appareil qui puisse voler assez lentement. Mais je crois que ça y est : tenez, voilà le loueur qui arrive...

Le moteur est lancé

Un homme en effet courait sur la plaine, faisant de grands gestes. Lorsqu'il fut arrivé à quelques pas, il dit dans un français étonnamment correct :

— Je crois que nous avons ce qu'ils vous faut. Un Piper Cub PA-18. Autonomie, environ 735 kilomètres. Plafond, 5 800 mètres. Vitesse maximale, 210 kilomètres à l'heure...

— Et la vitesse minimale ? demanda l'ingénieur.

— Avec les flaps, dans les 70 kilomètres à l'heure... Venez, je vais vous le montrer...

Et l'homme entraîna Spirou, portant toujours les colis, et Molette vers un hangar lointain.

L'appareil était flambant neuf, blanc et rouge, sagement installé dans son hangar. Un mécanicien était occupé à y pomper de l'essence. Après une discussion expéditive et le versement d'une caution astronomique par Molette, l'affaire fut réglée.

— Je monte le premier, dit Spirou. Vous me passerez les colis, Monsieur Molette...

Spirou se hissa dans la cabine, et l'ingénieur lui tendit les paquets avec ménagement :

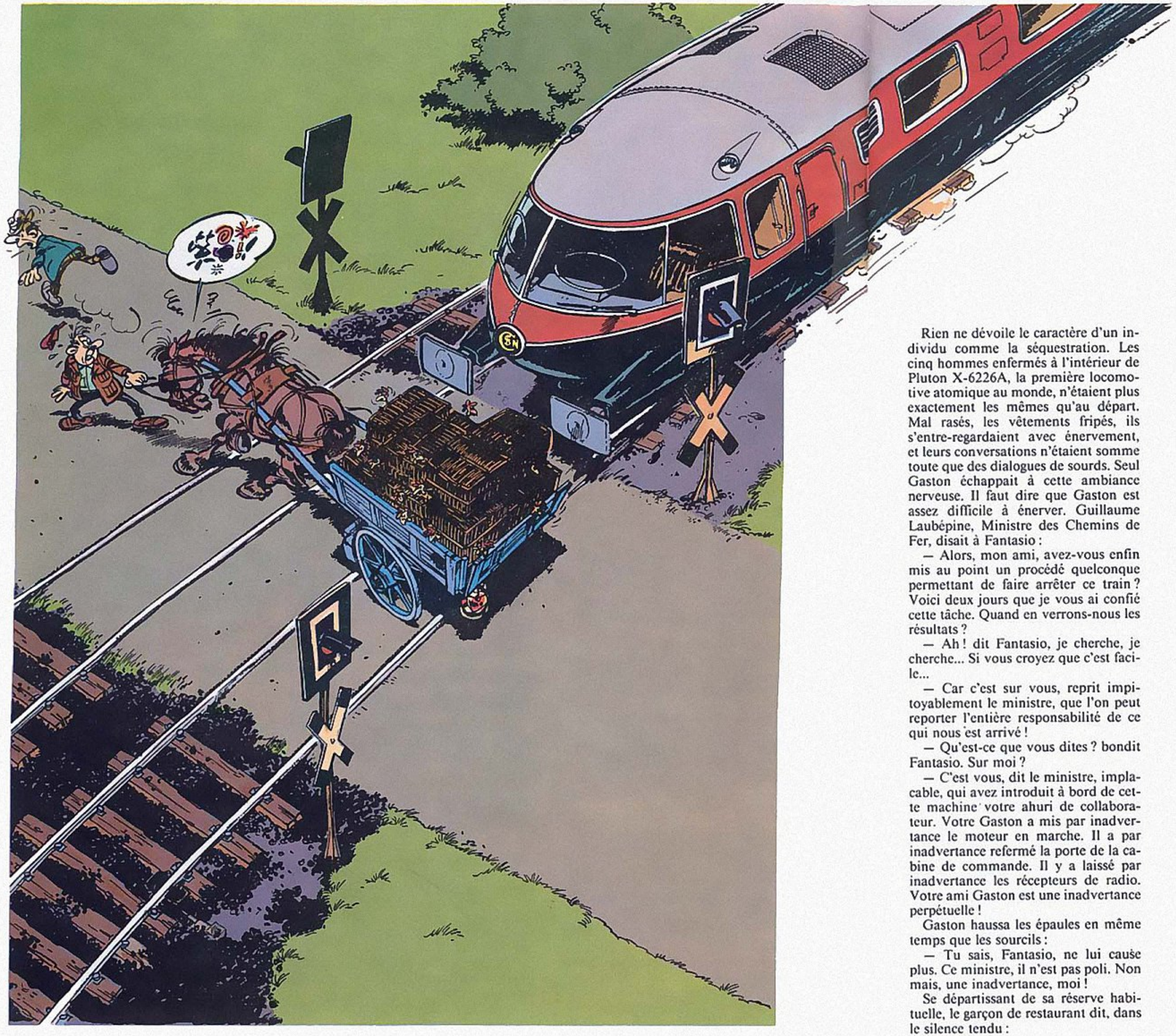
— Voilà... Prenez garde aux émetteurs-récepteurs de radio, Spirou... Il doit y avoir de la place derrière votre siège... Posez-les doucement... Voilà. La nourriture, à présent... Bon ! Bon ! Je m'installe aux commandes...

— Attendez, je vais lancer votre moteur... dit le mécanicien.

— Prêt, dit Molette.

L'homme retira les cales qui bloquaient les roues, saisit l'hélice à deux mains, la fit pivoter avec un effort...

... Et l'appareil sortit du hangar, se dirigea en taxi vers la piste de décollage. L'opération de sauvetage allait commencer.



Rien ne dévoile le caractère d'un individu comme la séquestration. Les cinq hommes enfermés à l'intérieur de Pluton X-6226A, la première locomotive atomique au monde, n'étaient plus exactement les mêmes qu'au départ. Mal rasés, les vêtements fripés, ils s'entre-regardaient avec énervement, et leurs conversations n'étaient somme toute que des dialogues de sourds. Seul Gaston échappait à cette ambiance nerveuse. Il faut dire que Gaston est assez difficile à énerver. Guillaume Laubépine, Ministre des Chemins de Fer, disait à Fantasio :

— Alors, mon ami, avez-vous enfin mis au point un procédé quelconque permettant de faire arrêter ce train ? Voici deux jours que je vous ai confié cette tâche. Quand en verrons-nous les résultats ?

— Ah ! dit Fantasio, je cherche, je cherche... Si vous croyez que c'est facile...

— Car c'est sur vous, reprit impitoyablement le ministre, que l'on peut reporter l'entière responsabilité de ce qui nous est arrivé !

— Qu'est-ce que vous dites ? bondit Fantasio. Sur moi ?

— C'est vous, dit le ministre, implacable, qui avez introduit à bord de cette machine votre ahuri de collaborateur. Votre Gaston a mis par inadvertance le moteur en marche. Il a par inadvertance refermé la porte de la cabine de commande. Il y a laissé par inadvertance les récepteurs de radio. Votre ami Gaston est une inadvertance perpétuelle !

Gaston haussa les épaules en même temps que les sourcils :

— Tu sais, Fantasio, ne lui cause plus. Ce ministre, il n'est pas poli. Non mais, une inadvertance, moi !

Se départissant de sa réserve habituelle, le garçon de restaurant dit, dans le silence tendu :

— Moi, j'ai envie d'un bon steak aux pommes... Saignant...

— Ah ! vous, dit le ministre à l'adresse du garçon, ne commencez pas ! Tous ici nous avons faim, et vos propos... euh... mal à propos risquent de saper le moral de la troupe !

Toujours suave et approbateur, le chef de gare risqua :

— Je le dis toujours, Monsieur le Ministre : On est en bateau, il faut naviguer...

— Hmmph ! dit Gaston. Puis il se mit à chantonner d'un ton lugubre : « On tira-z à la courte paille, on tira-z à la courte paille, pour savoir qui, qui, qui... »

— Gaston ! Taisez-vous ! coupa Fantasio.

Le garçon de restaurant, le menton dans la main, dit rêveur :

— Ou alors une omelette... Baveuse... Dorée...

—. Et vous aussi, à la fin, taisez-vous ! cria Fantasio. Que tout le monde se taise ! Je suis en train de réfléchir !

Alors Gaston tapa sur l'épaule de Fantasio :

— Bah ! de toute façon, Fantasio, tu ne devrais rien entendre de tout ce qu'on te dit...

— Rien entendre ? demanda Fantasio interloqué.

— Ben, non : ventre affamé n'a pas d'oreilles...

— ... Ou bien du homard... Du homard à la mayonnaise... C'est bon, du homard, dit le garçon perdu dans un rêve béat.

Le ministre, soucieux de faire dévier la conversation, dit :

— Venez donc faire une partie de cartes avec le chef de gare et moi, mon ami...

— Si vous voulez, dit le garçon. On joue pour quel enjeu ?

— Comme vous voudrez, mon brave, dit le ministre.

— On pourrait jouer pour des haricots, dit le garçon. C'est bon, les haricots... Avec du mouton...

Gaston, qui avait collé une fois de plus le nez à la vitre, se retourna vers Fantasio, plongé dans de sombres pensées :

— Dis, Fantasio... Bad, ça veut dire quoi en anglais ?

— Bad ?

— Oui, B, A, D, Bad...

— Ça veut dire mauvais, Gaston. Mais pourquoi cette question ?

— Ça fait trois ou quatre gares qu'on dépasse, et chaque fois il est écrit Bad quelque chose... Peut-être que c'est parce que les Anglais ne font pas de bonne cuisine...

— Gaston, dit Fantasio avec une patience bien près de céder, combien de fois faudra-t-il vous dire que nous ne sommes pas en Angleterre, mais en Allemagne ? L'Angleterre est une île, Gaston. Pour y aller, il faut un bateau.

— Haha ! Tu me fais une blague, hein, Fantasio ! Pourquoi qu'ils écriraient mauvais en anglais s'ils étaient allemands ? Hein ? Haha ! On ne m'attrape pas comme ça, moi !

La carriole de Heinrich

La carriole brinquebalante, où s'amoncelaient des cageots caquetants, avançait sur les gros pavés. Tenant son vieux cheval par la bride, Heinrich Schröder l'encourageait à grand renfort d'exclamations :

— Hue, Blitzen ! Avance !

— Hé, Heinrich ! fit une voix. Tu rentres chez toi ?

— Ach, Ludwig ! dit le paysan. Quelle journée !

— Sale temps, hein ? Avec ce soleil, la récolte de pommes de terre s'annonce mal, dit Ludwig.

Un poteau rouge et blanc, bras étendus, indiquait un passage à niveau non gardé. Exhortant toujours son cheval, Heinrich s'engagea sur les voies en disant :

— En tout cas, ces trains supprimés, ils ont tout de même un bon résultat : On peut traverser le passage à niveau sans risquer de se faire écraser. Hue, Blitzen, hue !

— Héhé ! dit Ludwig. Un bon verre de schnaps nous réchauffera, hein, Heinrich ?

Au même instant, un grondement sourd se fit entendre au loin.

— C'est bizarre, dit Heinrich. Si je ne savais pas qu'il n'y a pas de train aujourd'hui, je jurerais que...

— Le train atomique ! Vite, Heinrich ! glapit Ludwig.

Le grondement augmentait. Heinrich saisit la bride de son cheval, tira un bon coup. Mais Blitzen était habitué à plus de ménagements. Il planta ses quatre fers sur les rails et refusa de bouger d'un pouce.

Le grondement augmentait toujours. L'autorail atomique apparut au loin dans la courbe.

— Gott im Himmel ! interjeta Heinrich. Avance, Blitzen !

La silhouette du train grandissait à vue d'œil, Ludwig joignit ses efforts à ceux de son ami et fit avancer Blitzen d'un bon mètre. Le train était presque sur eux.

— Teufel ! dit Heinrich.

Il y eut comme une explosion. Le train pulvérisa la charrette, projetant de-ci de-là des morceaux de roues et de cageots, et une centaine de poules fu-

rent projetées dans toutes les directions, tandis que le cheval filait au grand galop, des étincelles sous les sabots.

Effondré, Heinrich dit en s'arrachant les cheveux :

— Toutes les poules ! Qu'est-ce que ma femme va dire ? Qu'est-ce que ma femme va dire ?

Un cadeau du ciel

Dans le train, le ministre s'exclama :

— Vous avez entendu ce choc ?

— Ce n'est pas une raison, dit froidement le garçon, pour reprendre cet as de trèfle que vous veniez de jouer... Valet d'atout...

Le ministre tendit l'oreille :

— Et... Me trompé-je ? On dirait...

Il se dressa d'un bloc :

— Oui ! C'est le gloussement d'une poule !

— Il a raison, le ministre, dit Gaston... Attendez... Oui ! c'est une petite poule anglaise !

Et le doigt de Gaston se tendit vers la vitre entrouverte où une poulette incongrue était piteusement coincée. Il s'approcha du volatile, le saisit avec douceur et se mit à lui lisser les plumes. Fantasio se frotta les mains avec jubilation :

— Un cadeau du ciel ! Enfin, voilà l'un de nos problèmes résolus. Il a de l'eau bouillante dans les radiateurs... Nous allons pouvoir faire une soupe au poulet !

Gaston, plongé dans une contemplation admirative, nicha le gallinacé au creux de son bras :

— Elle est jolie, hein ?

— Cloc, fit la poule.

— Installe-toi là, dit Gaston en posant la poule sur l'un des fauteuils. Là, tu auras bien chaud...

— Bon, dit le ministre. Qui se charge de lui tordre le cou ?

Gaston se retourna, sur la défensive :

— Le premier qui me touche, je...

— Mais non, Gaston, pas à vous, dit Fantasio... Encore qu'on en ait bien souvent eu l'envie... A la poule. Qui va tordre le cou à la poule ?

— Tordre le cou ? s'indigna Gaston. A ma petite poule ? Ah ! mais non ! Une si jolie petite bête !

— Cloc ! fit la poule.

— Monsieur Gaston, dit avec ferveur le chef de gare, nous n'avons plus mangé depuis deux jours et demi...

— C'est vrai, ça, dit Gaston, plongé dans d'intenses réflexions. Elle a peut-être faim...

Et la main de Gaston plongea dans les tréfonds de ses blue-jeans :

— Attends, ma petite... Je crois que j'ai ici dans ma poche... Oui ! Une vieille croûte de pain !

Ce fut une ruée :

— Une croûte de pain !

— Il a une croûte de pain !

— Du pain !

— Ben oui, dit Gaston pour se défendre. Je n'avais pas eu le temps de finir mon sandwich, le jour où le train a été inauguré... Avec Fantasio qui me presse toujours...

Abandonnant toute dignité, le ministre s'était mis à genoux et disait avec un sanglot :

— Un morceau, Monsieur Gaston ! Je vous en prie, donnez-m'en un petit morceau... Un petit morceau de pain !

— A vous ? dit Gaston. Alors que vous avez voulu tordre le cou à cette petite bête ? Ah ! non, alors !

Et tendant sa paume couverte de miettes :

— Tiens, ma poulette. Mange, c'est bon. Il reste encore un peu de beurre dessus...

Un plan diabolique

Le chef de gare s'approcha du ministre, qui se lamentait toujours, et lui chuchota à l'oreille :

— Monsieur le Ministre...

— J'ai faim ! gémit le ministre affolé par la vue de cette nourriture.

— Justement, Monsieur le Ministre... Ecoutez... Si nous nous y mettons à deux... Vous par la droite, moi par la gauche... On cerne M. Gaston, on s'empare de l'animal, et couic !

Couic !

Le ministre, allumé, regarda le chef de gare :

— Très bon plan, mon ami ! Haute stratégie ! Bravo !

Gaston se redressa, la poule sous le bras :

— Et maintenant qu'elle a mangé, je vais lui faire faire un petit tour...

— Un petit tour ? dit Fantasio, interloqué.

— Ben oui, il faut lui apprendre la propreté... Alors je vais lui montrer où c'est... Viens, ma poulette...

Et Gaston poussa la porte de cet endroit dont l'usage est interdit pendant l'arrêt du train en gare, s'y enferma avec la poule.

— Mais... Il s'en va avec la poule ! suffoqua le ministre. Il s'enferme dans les...

— Ce n'est pas grave, Monsieur le Ministre, dit le chef de gare avec un regard machiavélique. Lorsqu'il ressortira... Couic !

— Quoi, couic ? demanda Fantasio qui ne comprenait pas.

— La poule... Couic ! fit le chef de gare avec un geste significatif de l'index sur la pomme d'Adam.

— Hmm... Pas une mauvaise idée, ça ! dit Fantasio. Je croyais que vous vouliez parler de Gaston...

La poignée de la porte remua.

— Attention ! Le voilà ! souffla le chef de gare.

Le ministre se colla à la paroi, d'un côté de la porte, tandis que le chef de gare s'aplatissait de l'autre côté, prêt à bondir. La poignée s'agita encore, deux ou trois fois, puis des coups résonnèrent de l'autre côté de la cloison :

— Fantasio ! fit la voix étouffée de Gaston. Fantasio ! Aide-moi ! La poule et moi, on est enfermés ici !

Le ministre leva les bras au ciel :

— Enfermé ! Cet animal s'est enfermé ! Avec cette poule ! C'est un monde !

A la verticale du train atomique

Au même instant, à bord de l'avion qui ronronnait paisiblement dans un ciel bleu de Prusse (forcément), Henri Molette, aux commandes, poussait une exclamation :

— Spirou ! Regardez, là ! Mon autorail ! Ah ! quelle belle machine, tout de même !

Toute petite, paraissant avancer avec une lenteur d'escargot, la machine atomique brillait au soleil comme un jouet neuf.

L'avion piqua, avec un vrombissement triomphant, et Spirou hurla pour se faire entendre malgré le bruit :

— Cette fois, Monsieur Molette, je crois qu'ils sont sauvés !

Hélas ! Spirou était trop optimiste...

Piloté avec maestria par Henri Molette, le petit appareil de tourisme se maintenait à la verticale du train atomique. L'ingénieur évoluait prudemment en rase-mottes, attentif à ne pas laisser rabattre l'appareil par quelque saute de vent. Spirou, la tête penchée au dehors, hurlait pour dominer le rugissement du moteur :

— Magnifique, Monsieur Molette ! Cette fois, on va pouvoir les aider !

— Pas moyen de descendre plus Spirou !... Je risque de me cogner aux poteaux qui longent la voie...

— De toute façon, d'ici, ça ira sûrement !... Mais maintenant il faudrait avertir les gens qui sont dans le train... Curieux qu'ils ne soient pas encore venus voir à la fenêtre. Je me demande ce qu'ils font...

A l'intérieur du train, quatre hommes au visage fermé fixaient une petite porte métallique (fermée elle aussi) tambourinée de coups de poing et à travers laquelle résonnait la voix de Gaston :

— Fantasio ! Aide-moi à sortir ! Fantasio ! Tu m'entends ?

Guillaume Laubépine, ministre des Chemins de Fer, poussa un énorme soupir impatient et affamé.

... est interdit pendant l'arrêt du train en gare

— Fantasio ! Hé, Fantasio ! glapit encore Gaston.

— Un moment, Gaston, que diable ! dit Fantasio, irrité. Voyons, il doit bien y avoir un moyen de dévisser la porte...

Et Fantasio scruta la surface métallique du battant, tandis que le chef de gare de Saint-Quentin, avec une petite toux d'excuse, s'approchait de lui :

— Monsieur Fantasio, si je puis me permettre...

— Oui ? dit Fantasio.

— J'ai l'habitude des trains, voyez-vous... Somme toute, c'est mon métier... Vous voyez ce petit panneau où il est écrit « Occupé »... On peut le manœuvrer de l'extérieur en le faisant pivoter sur son axe, et débloquer ainsi le verrou...

— Bonne idée, en effet, dit Fantasio. Puis, saisi d'une inspiration : Hé ! Minute... Gaston !

De l'autre côté de la porte, silence total.

— Gaston, vous m'entendez ?

Pas de réponse.

— Il ne répond pas, dit le garçon de restaurant, observateur.

— Il est peut-être occupé à manger la poule sans nous ? dit le ministre d'une voix lourde de conséquences.

— Oh ! Monsieur le Ministre, dit le chef de gare. Tout de même pas dans cet endroit...

Fantasio tambourina sur la porte :

— Gaston ! M'entendez-vous, oui ou non ?

Gaston, dont la voix semblait revenir de loin, répondit :

— Ah ! c'est toi. Fantasio ?... Alors, tu m'ouvres la porte, ou quoi ?

— Gaston, articula Fantasio. Avant d'essayer d'ouvrir la porte, avez-vous défait le verrou ?

— Le verrou ? dit Gaston, absourdi.

Il y eut un déclic. Le petit panneau portant la mention « Occupé » glissa dans son alvéole, fit place à la mention « Libre », la poignée tourna et Gaston apparut, en disant d'un ton dégagé :

— C'est bête, hein ? Je n'y avais pas pensé...

Les douaniers anglais

— Et la poule ? bondit le ministre voyant les mains vides de Gaston. Où est la poule ?

— Je l'ai installée dans le lavabo. Elle s'est couchée sans dire un mot. C'est une bonne bête, hein ?

Hypocrite, le ministre susurra :

— Oui, Gaston, une bonne bête... Vous permettez que j'entre pour lui dire bonsoir ?

— Oui... Mais pas de blague, hein ? Regarder, mais pas toucher, hein ?... Pasque moi, si vous touchez à un seul cheveu de sa tête... Dis, Fantasio, s'exclama Gaston, saisi d'une autre idée, j'allais oublier de te dire... J'ai regardé par la fenêtre, et tu sais ce que j'ai vu ? Les douaniers anglais.

— Ah ! oui, Gaston ? dit Fantasio sans sourciller.

— Peut-être bien qu'on est arrivés en Angleterre et qu'ils veulent nous demander si on n'a rien à déclarer... Ils sont au-dessus de nous, dans un avion...

— Un avion ? Vite ! Ouvrez la fenêtre ! bondit Fantasio, en donnant l'exemple.

Le chef de gare et le garçon, à leur tour, se précipitèrent, ouvrirent les vitres.

— C'est vrai ! clama Fantasio. Ils nous font des signes !... Et c'est Spirou ! C'est Spirou qui nous survole !

Il y eut du côté des lavabos un caquetage excité. La poule se précipita dans le wagon, suivie par le ministre, l'œil exorbité, qui tendait vers elle des doigts crochus et pleins de convoitise. Gaston s'interposa :

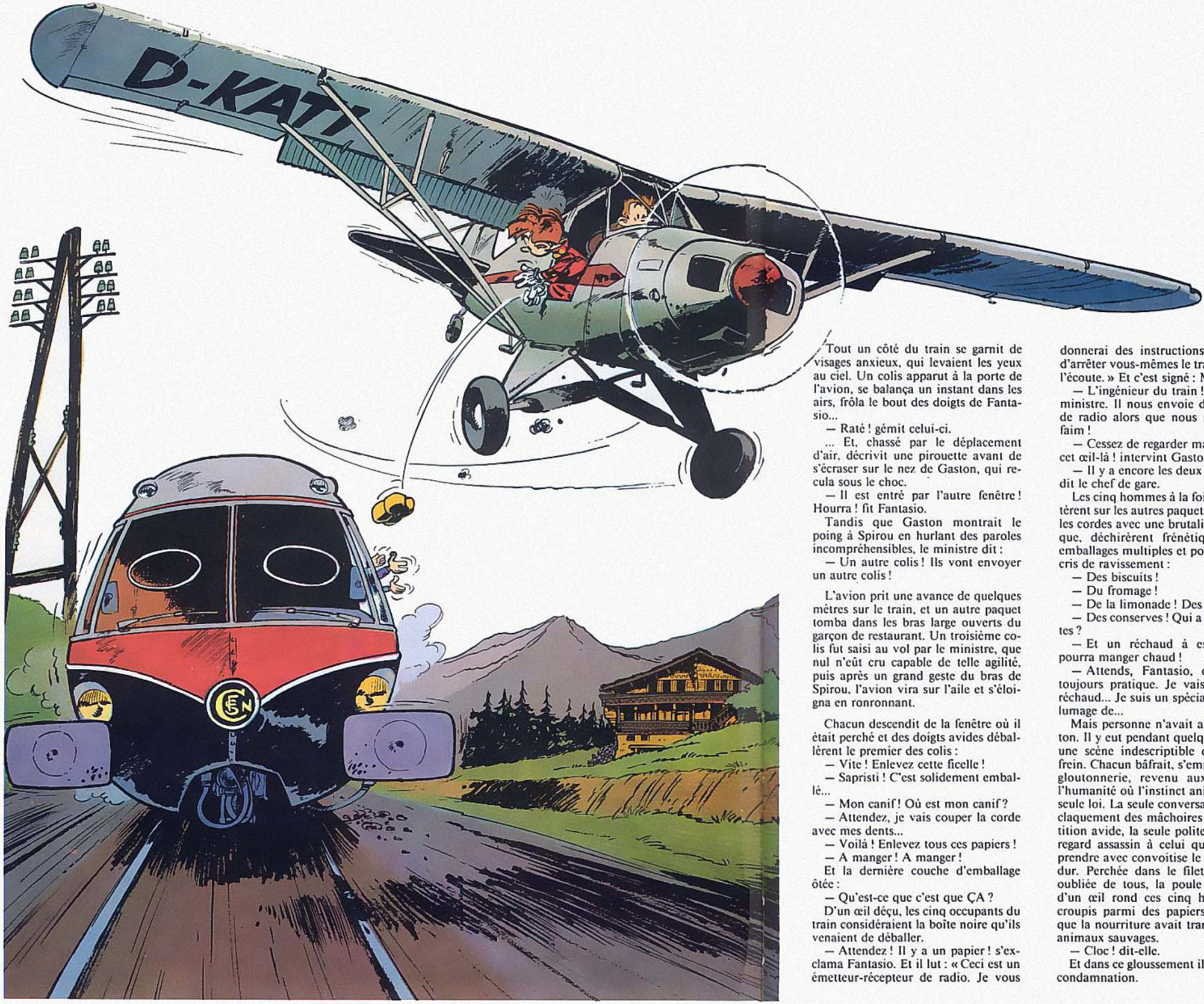
— Dites donc, là, le ministre, qu'est-ce que vous faites à ma poule ?

— Eh bien, dit le ministre, décontenancé, je...

— Viens ici, petite, dit Gaston en saisissant le volatile au creux d'un bras protecteur. Ce gros vilain monsieur ne te fera pas de mal...

Fantasio se retourna et jeta à l'intention des autres occupants du train :

— Spirou nous fait signe qu'il va lancer quelque chose ! Vite ! Tout le monde aux fenêtres !



Tout un côté du train se garnit de visages anxieux, qui levaient les yeux au ciel. Un colis apparut à la porte de l'avion, se balança un instant dans les airs, frôla le bout des doigts de Fantasio...

— Raté ! gémit celui-ci.

... Et, chassé par le déplacement d'air, décrivit une pirouette avant de s'écraser sur le nez de Gaston, qui recula sous le choc.

— Il est entré par l'autre fenêtre ! Hourra ! fit Fantasio.

Tandis que Gaston montrait le poing à Spirou en hurlant des paroles incompréhensibles, le ministre dit :

— Un autre colis ! Ils vont envoyer un autre colis !

L'avion prit une avance de quelques mètres sur le train, et un autre paquet tomba dans les bras large ouverts du garçon de restaurant. Un troisième colis fut saisi au vol par le ministre, que nul n'eût cru capable de telle agilité, puis après un grand geste du bras de Spirou, l'avion vira sur l'aile et s'éloigna en ronronnant.

Chacun descendit de la fenêtre où il était perché et des doigts avides déballèrent le premier des colis :

— Vite ! Enlevez cette ficelle !

— Sapristi ! C'est solidement emballé...

— Mon canif ! Où est mon canif ?

— Attendez, je vais couper la corde avec mes dents...

— Voilà ! Enlevez tous ces papiers !

— A manger ! A manger !

Et la dernière couche d'emballage ôtée :

— Qu'est-ce que c'est que ÇA ?

D'un œil déçu, les cinq occupants du train considéraient la boîte noire qu'ils venaient de déballer.

— Attendez ! Il y a un papier ! s'exclama Fantasio. Et il lut : « Ceci est un émetteur-récepteur de radio. Je vous donnerai des instructions permettant d'arrêter vous-mêmes le train. Restez à l'écoute. » Et c'est signé : Molette.

— L'ingénieur du train ! s'indigna le ministre. Il nous envoie des appareils de radio alors que nous mourons de faim !

— Cessez de regarder ma poule avec cet œil-là ! intervint Gaston.

— Il y a encore les deux autres colis, dit le chef de gare.

Les cinq hommes à la fois se précipitèrent sur les autres paquets, rompirent les cordes avec une brutalité démoniaque, déchirèrent frénétiquement les emballages multiples et poussèrent des cris de ravissement :

— Des biscuits !

— Du fromage !

— De la limonade ! Des œufs durs !

— Des conserves ! Qui a l'ouvre-boîtes ?

— Et un réchaud à essence ! On pourra manger chaud !

— Attends, Fantasio, dit Gaston, toujours pratique. Je vais allumer le réchaud... Je suis un spécialiste de l'allumage de...

Mais personne n'avait attendu Gaston. Il y eut pendant quelques minutes une scène indescriptible d'orgie sans frein. Chacun bâfrait, s'empiffrait avec gloutonnerie, revenu aux aubes de l'humanité où l'instinct animal était la seule loi. La seule conversation était le claquement des mâchoires et la déglutition avide, la seule politesse était un regard assassin à celui qui venait de prendre avec convoitise le dernier œuf dur. Perchée dans le filet à bagages, oubliée de tous, la poule considérait d'un œil rond ces cinq hommes accroupis parmi des papiers froissés et que la nourriture avait transformés en animaux sauvages.

— Cloc ! dit-elle.

Et dans ce gloussement il y avait une condamnation.

Instructions

Fantasio, repu, l'œil un peu vague, écoutait le récepteur de radio qui répétait patiemment :

— Allo... J'appelle Fantasio... Allo... Fantasio, m'entendez-vous ? Terminé.

Il y eut un déclic. Fantasio pressa la clé et dit dans le micro :

— Je vous entends très bien Monsieur Molette.. Dites, c'est formidable de nous avoir apporté des vivres... Nous avons tous très bien mangé... Tout va bien à bord. Et Spirou, ça va ? J'attends des instructions. Terminé.

Fantasio manœuvra la clé. Dans le récepteur, la voix de Spirou se fit entendre :

— Fantasio, ne t'en fais pas. On va vous sortir de là. M. Molette va te donner un système pour couper l'électricité et faire arrêter le train. Bonne chance !

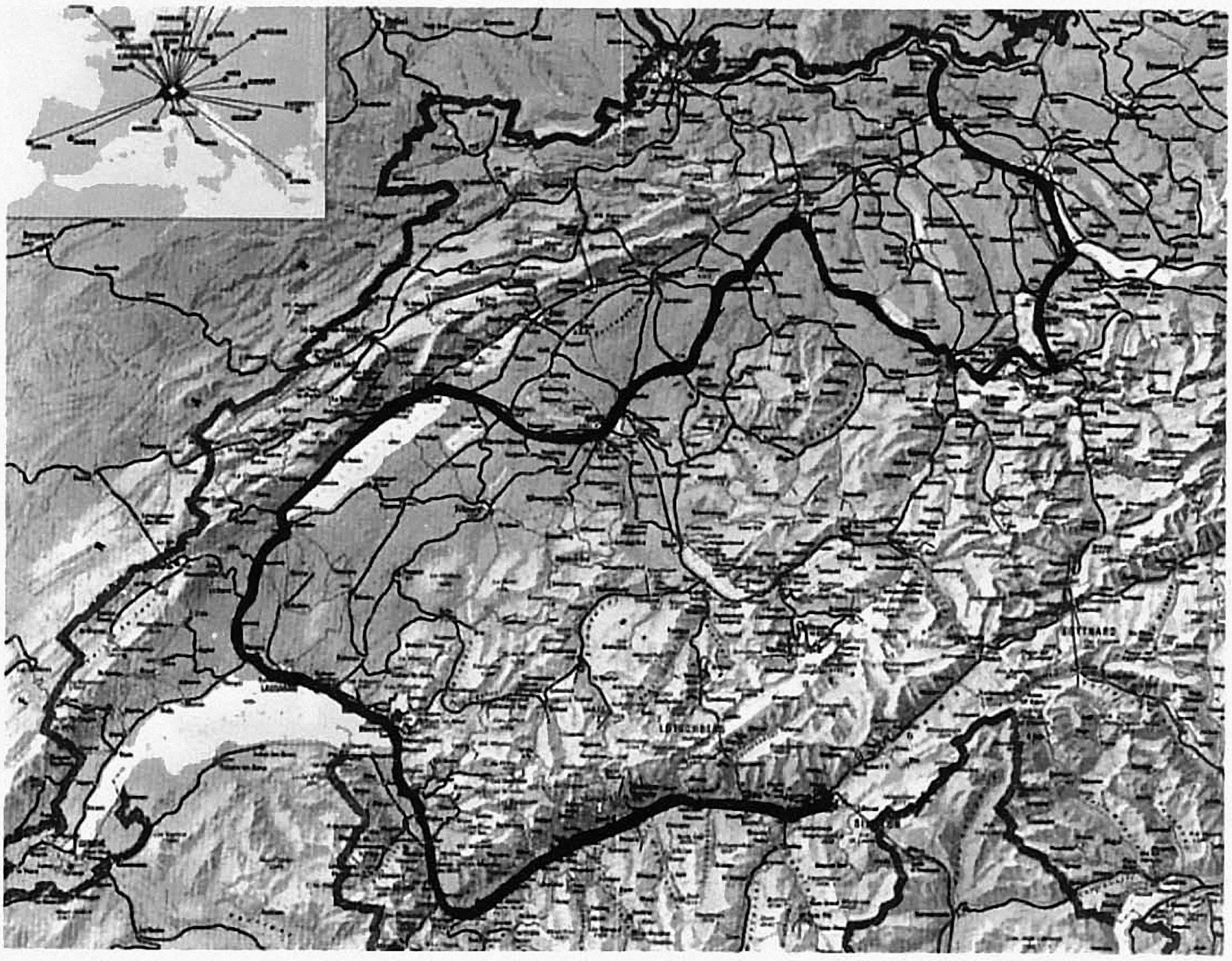
— En premier lieu, Monsieur Fantasio, reprit la voix de Molette, dites-moi si vous disposez d'un tournevis. Terminé.

Fantasio actionna la clé :

— Un tournevis... Non. J'ai mon canif, voilà tout. Terminé.

Après le déclic, la voix de Molette résonna :

— Ça suffira. Sous le premier siège avant, une plaque est maintenue par quatre vis. Il faut la détacher. Sous cette plaque, une cavité a été prévue. Un panneau situé vers l'avant du véhicule est retenu par une douzaine de vis. Vous enlèverez ce panneau. A ce moment, ça deviendra plus compliqué. Vous vous trouverez devant un tableau électrique. Il y aura des manettes, des fusibles, auxquels vous ne toucherez pas. Derrière ce tableau, vous verrez un enchevêtrement de fils. Vous m'appellerez à ce moment. Compris ? Terminé.



Fantasio pressa une dernière fois la manette, dit :

— Compris. Terminé.

Puis il reposa le récepteur, saisit son canif et se mit à tripoter sous le premier siège avant.

Gaston s'approcha, intéressé :

— Oh ! Qu'est-ce que tu fais, Fantasio ? Je peux t'aider, dis ?

— Surtout pas, Gaston. J'ai déjà assez de mal à dévisser ce machin avec un canif trop petit...

La dernière vis débloquée, Fantasio souleva le panneau qu'il venait de libérer :

— Voilà. Tenez, Gaston, posez cette plaque quelque part...

Inutile de préciser que Gaston posa cette plaque dans le filet à bagages, dans un équilibre instable, juste au-dessus de la tête du ministre qui était en train de jouer aux cartes avec le chef de gare :

— Referons-nous une petite partie, mon cher ami ?

— Je veux bien. Monsieur le Ministre... Je bats les cartes ?

— Pas la peine, c'est déjà fait... Pique.

— J'ai une tierce au roi, dit le chef de gare.

— J'ai un carré d'as, répliqua le ministre.

— C'est curieux, dit le chef de gare, vaguement étonné. Chaque fois que c'est vous qui battez les cartes, vous avez un carré d'as... Vous avez de la chance, Monsieur le Ministre...

Quant à Fantasio, sortant de son trou, il s'essuyait les mains à son mouchoir en disant :

— J'ai dévissé l'autre machin. Maintenant je vais demander à Molette la suite des instructions... Allo... Allo... J'appelle M. Molette... Allo... Allo...

Il manœuvra la clé de l'appareil. Dans le récepteur, on n'entendait que le ressac des parasites.

— Allo... Allo, Monsieur Molette... M'entendez-vous ?

Rien. Les chuintements, les grésillements, les cliquetis assourdis de l'éther, et rien d'autre, Molette ne répondait pas.

Et pendant ce temps, assis dans l'herbe, en bordure d'un petit terrain d'aviation du Wurtemberg, Spirou répétait lui aussi :

— Allo, j'appelle Fantasio... Allo... Fantasio, m'entends-tu ? Allo, Fantasio...

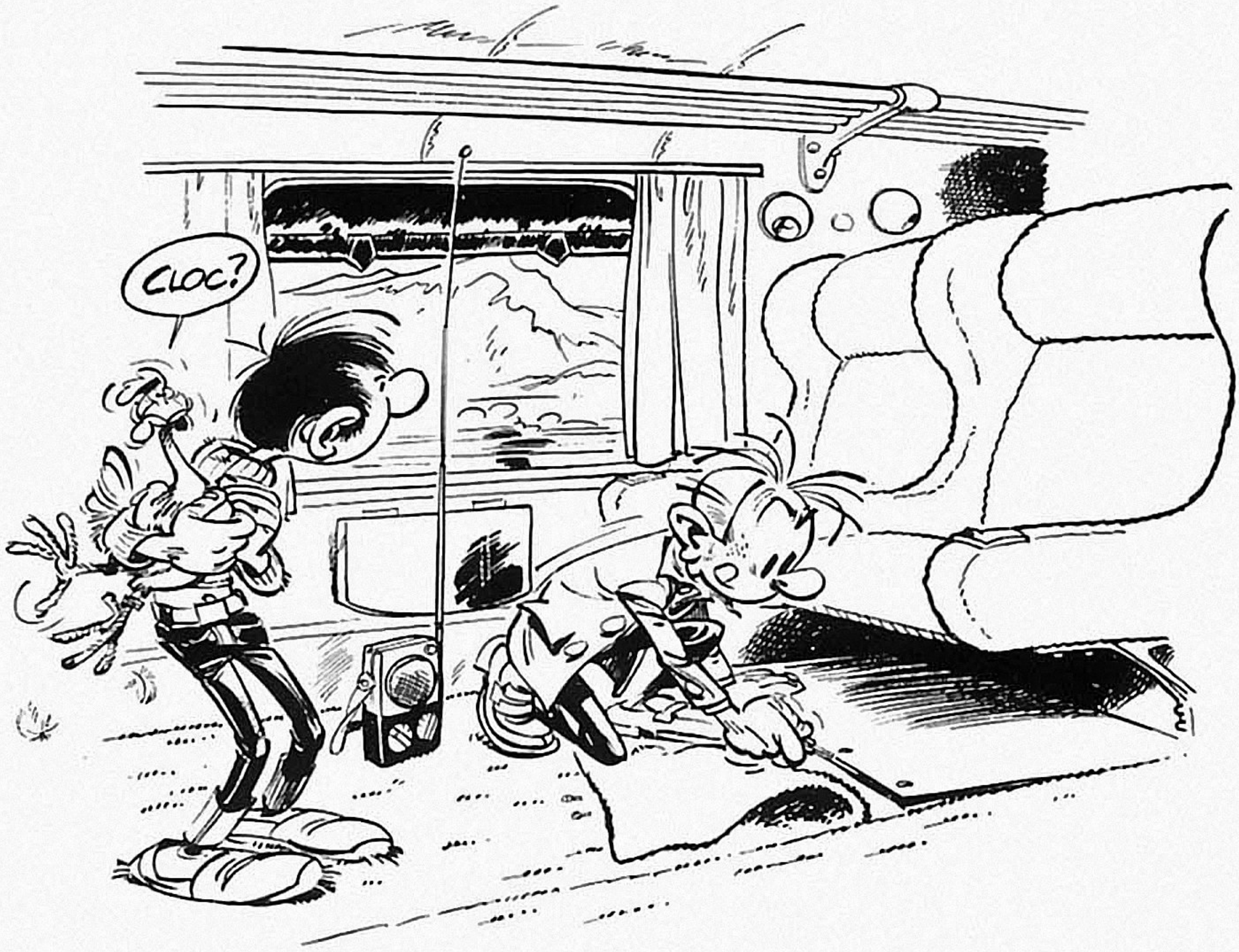
Mais il écoutait en vain. La voix de Fantasio ne lui parvenait pas.

Henri Molette approcha en courant :

— J'ai téléphoné aux chemins de fer allemands. Ils ont confirmé : le train franchira la frontière suisse vers 20 h 30... J'ai alors téléphoné en Suisse pour connaître l'itinéraire du train. On va me rappeler d'ici quelques minutes pour me le confirmer.

— Je n'entends rien, dit Spirou en montrant l'appareil.

— Je m'en doutais, dit Molette. J'aurais dû y penser plus tôt : ces appareils ont une portée assez limitée... Le



train est trop loin de nous pour que nous puissions l'entendre. Nous allons partir vers la Suisse pour rattraper le train et donner des explications plus précises à Fantasio...

Circuit touristique

Les spécialités de la Suisse sont les montres, le chocolat, le fromage et l'hospitalité. Dès leur plus jeune âge, on apprend aux Suisses à attirer chez eux l'étranger, et lorsqu'il est venu, à le faire revenir. C'est en substance ce qu'expliquait M. Bourillon à M. Grüssli :

— Vous comprenez bien qu'on ne peut pas faire autrement... Puisque nous allons recevoir sur notre territoire ces cinq personnes, il importe de leur laisser un bon souvenir de nos paysages, de nos montagnes, de nos lacs...

— Vous croyez ? disait M. Grüssli. Moi, je crois qu'il vaudrait mieux se débarrasser de ce train le plus vite possible. Il arrive d'Allemagne, hop ! on lui fait suivre le chemin du Saint-Gothard, et hop ! il passe en Italie, et on est tranquilles...

— Vous n'y pensez pas ! Ils ne verront presque rien... C'est plein de tunnels. Non. Ce que je propose, tenez...

Et M. Bourillon traça sur la carte murale des courbes pleines d'élégance :

— Ils traversent Zurich, longent un peu le lac, arrivent à Zoug, longent le lac, remontent vers Immensee, redescendent sur Rigi, découvrent le merveilleux Lac des Quatre-Cantons, traversent la coquette Lucerne, remontent vers Zofingue, redescendent vers Berne (vous ne voudriez tout de même pas qu'ils manquent Berne ?), repartent vers Neuchâtel, longent le lac jusqu'à Yverdon, redescendent sur Lausanne, d'où ils découvrent le lac de Genève...

— On dit Léman, intervint M. Grüssli.

— Mais moi, je suis Genevois, dit M. Bourillon. Dommage qu'il ne soit pas possible de les aiguiller vers Genève... Bref, leur train traverse Vevey, Montreux, remonte la vallée du Rhône, arrive à Brigue... Voilà. Dommage qu'on ne puisse leur faire voir la douceur du Tessin et la sauvagerie des Grisons... Enfin, peut-être que lorsqu'ils reviendront d'Italie, on pourra les faire passer par Lugano.

— Hmm ! dit M. Grüssli. Vous voulez qu'ils admirent le paysage, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Il appartient à la Suisse de montrer à ses visiteurs son visage le plus...

— Ouais, dit M. Grüssli. Savez-vous qu'avec votre parcours, ils resteront en Suisse de 20 h 30 à 2 h 05 ? Ce sera la nuit, ils ne verront rien...

— Allons, dit M. Bourillon. C'est une nuit de pleine lune...

Le nez sur la montagne !

Oui, heureusement, c'était une nuit de pleine lune, et il n'y avait pas un nuage dans le ciel.

L'avion piloté par M. Molette avait rattrapé le train atomique un peu après Zurich et l'ingénieur tentait d'entrer en communication avec Fantasio.

— Allo... Fantasio... M'entendez-vous ? Terminé.

Henri Molette fit un déclic, tendit l'oreille dans ses écouteurs... Non. Fantasio avait-il abandonné la partie ?

— Il n'entend rien, hurla Molette en se tournant vers Spirou.

— Attendez, j'ai une idée, dit Spirou. Voulez-vous voler le plus près possible du train ?

— Oui, mais... C'est la nuit... Il y a les fils... Qu'allez-vous faire ?

— Sauter, dit Spirou. Un saut de trois mètres, je m'en tirerai...

— Spirou ! Vous êtes fou ! fit Molette, horrifié. Vous allez vous tuer !

Sans répondre, Spirou ouvrit la porte, crispa les paupières à cause du vent.

— Spirou ! hurla Molette.

Mais un instinct, un pressentiment, fit que l'ingénieur jeta un regard devant lui...

Le train allait s'engouffrer dans un tunnel, et l'avion piquait droit sur la montagne !

Une fraction de seconde, Henri Molette vit la paroi de roche à quelques mètres au-devant de l'appareil. Il se crispa sur les commandes...

Spirou, qui allait sauter sur le toit du train, fut brusquement déséquilibré, se renversa en arrière et la porte se rabattit sur ses doigts.

Un moment, le pilote crut que l'appareil allait cogner la montagne... Il s'en fallut d'ailleurs de quelques centimètres. Mais après un virage frôlant la perte de vitesse, Molette parvint à redresser l'avion, et Spirou s'assit en poussant un soupir :

— Ouf ! Cette fois, j'ai bien cru que ça y était !

— C'est malin aussi, dit l'ingénieur avec sévérité, d'essayer de sauter d'un avion sur le toit d'un train en marche, en pleine nuit et dans la montagne !

— Peuh ! dit Spirou. Si les Suisses ne flanquaient pas leurs montagnes bêtement devant les appareils en vol...

— Et maintenant, où se trouve le train ? s'inquiéta Molette.

— S'il est entré dans le tunnel, dit Spirou, le plus simple, c'est d'aller à l'autre bout... Le train en sortira tôt ou tard !

— Oui, dit Molette. Et pourriez-vous me dire où se trouve l'autre bout du tunnel ?...

C'est l'une des difficultés de la navigation à vue : les tunnels sont très ennuyeux pour qui dirige son appareil d'après les lignes de chemin de fer. L'avion fit une spirale qui l'amena à une altitude suffisante, et Molette déplia le plan de vol qu'il s'était fait avant le départ, l'examina à la lumière du tableau de bord :

— Voyons... En principe, la voie débouche vers le sud-ouest... Le train doit passer par Zoug, et Zoug est sur un lac...

— Un lac ? Là, devant nous ! s'exclama Spirou, le nez collé à la vitre.

— Oui, dit Molette. Et encore un là... Et là aussi... Et celui-là, au loin... Allez donc vous y retrouver ! Bon. On va voir si celui-là est le bon...

L'appareil fonça en direction de la surface luisant sous la lune...

Ça manque un peu de cigares

Le Ministre des Chemins de Fer, repu, déboucla sa ceinture d'un cran et s'installa confortablement dans un fauteuil.

— Quel dommage qu'ils n'aient pas pensé à nous envoyer des cigares... dit-il. Monsieur Fantasio, demandez donc à vos aviateurs de nous faire parvenir de quoi fumer...

Fantasio, qui tripotait le récepteur de radio, ne répondit pas. Gaston s'approcha :

— Et demande aussi à Spirou dans quelle région de l'Angleterre on est... Je ne savais pas qu'il y avait tellement de montagnes chez les Anglais...

Fantasio ne répondit toujours pas. Il fit un déclic et dit :

— Allo... J'appelle M. Molette... allo...

Puis il repoussa la clé. Dans le bruissement crachotant des parasites, aucune voix reconnaissable.

— Ils sont sans doute trop loin, dit Fantasio. Bon. Je vais laisser l'appareil en écoute... De toute façon, je vais examiner le travail.

Le couteau dans la plaie

Fantasio descendit dans une cavité pratiquée dans le plancher, s'accroupit à l'intérieur et, à la lueur du briquet du Ministre (qu'on lui avait recommandé de ne pas abîmer) entreprit de dévisser un panneau métallique à l'aide de la pointe d'un couteau de table.

Gaston, qui n'aime rien tant que le spectacle du travail, lorsqu'il s'agit du travail d'un autre, se pencha avec sollicitude au bord du trou :

— Ça va, Fantasio ?

— Oui, oui, Gaston, merci... dit Fantasio, préoccupé.

— Dis, Fantasio... fit Gaston.

— Laissez-moi travailler, Gaston... Voyons... Ah ! voici la dernière vis...

Fantasio dégagea la pièce qu'il venait de dévisser, rabattit le panneau métallique et se trouva en face d'un enchevêtrement de fils multicolores grouillant comme des spaghetti.

— Dis, Fantasio, s'obstina Gaston.

— Hmm... Pas facile de s'y retrouver, dans tout ce fouillis...

— Hé, Fantasio, tu m'écoutes ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Gaston ? s'impatienta Fantasio.

— Tu ne veux pas me prêter ton couteau ? Pasque j'ai perdu l'ouvre-boîtes, et...

— Pour le moment, Gaston je me sers du couteau. Allez jouer ailleurs, s'il vous plaît. Voyons... Ce fil-ci conduit à l'arrière du train...

— M'enfin, Fantasio, j'en ai pour cinq minutes... Une boîte de haricots à ouvrir...

— Gaston, fichez-moi la paix. Hmm... Ceci doit être le fil dont l'ingénieur m'avait parlé...

Fantasio tendit le doigt. Il y eut un crissement, Fantasio poussa un cri étranglé, jaillit de son trou comme un diable à ressort, agitant la main comme pour en secouer la douleur :

— Ouââh ! Il y a du courant dessus !

— Tu vois ? dit Gaston. Si tu ne m'avais pas refusé ce couteau, ce ne serait pas arrivé. Allons, donne-moi ça.

Et Gaston, à plat ventre au bord de la cavité, saisit le couteau qu'il convoitait et s'en alla vers le réchaud.

— Gaston ! Rendez-moi ce couteau ! dit Fantasio qui se secouait toujours la main.

— Attends, j'en ai pour une minute, expliqua Gaston. Juste le temps d'ouvrir la boîte de haricots...

Fantasio lança un regard furibond à Gaston qui tripotait dans son coin. Le ministre, avec une autoritaire bonhomie, lança :

— Alors, Monsieur Fantasio ? Le travail avance ?

— Je ne sais pas encore, Monsieur Laubépine, dit Fantasio, qui se tenait maintenant le poignet. Je dois demander des instructions complémentaires à l'ingénieur.

Il y eut un claquement sec à l'endroit où Gaston s'affairait. Gaston se retourna, considérant avec naïveté le manche du couteau, qui n'avait plus de lame :

— Oh ! c'est dommage... Le couteau s'est cassé...

— Gaston ! rugit Fantasio. Vous avez démoli le seul instrument qui pouvait nous permettre d'arrêter ce train !

— Oh ! ce n'est pas bien grave, dit Gaston en haussant les épaules. La boîte de haricots était presque complètement ouverte...

Arrêter le train, c'est facile...

— Et comment va-t-on faire pour arrêter le train, maintenant ? Hein ?

— Peuh, dit Gaston, arrêter le train, c'est bien facile...

— Gaston, dit Fantasio, étranglant de colère, vous êtes un... un...

— Bon. Eh bien, puisque tu es impoli, dit Gaston, je ne te dirai pas comment il faut faire, voilà. Maintenant je vais faire chauffer les haricots...

Le chef de gare, onctueux, s'approcha de Gaston qui s'affairait autour du réchaud à essence :

— Vous allez manger tout le contenu de cette boîte, Monsieur Gaston ? Parce que j'éprouve, ajouta-t-il, confidentiel, une affection toute particulière pour les haricots. Je dis toujours : on est en bateau...

— Moi ? Je ne mange pas de haricots, dit Gaston. Ceux-ci, je les fais chauffer pour ma poule. Je crois qu'elle aime mieux quand c'est chaud. Voilà. J'allume le réchaud...

AÏE!
D-KAT!

Fantasio, morose, observait la scène, assis dans un fauteuil. Le ministre lui dit, fronçant les sourcils juste ce qu'il faut :

— Alors, Monsieur Fantasio, vous vous tournez les pouces ?

— Monsieur le Ministre, je dois attendre les instructions de M. Molette pour continuer le travail, dit doucement Fantasio.

— Eh bien, dit le ministre, qu'il les donne, ces instructions ! Nous avons traversé toute la Suisse, et le paysage y était certes remarquable, mais...

— Pardon ! interrompit Gaston. L'Angleterre.

— Comment, l'Angleterre ? dit le ministre, étonné.

— On est en Angleterre. J'ai demandé à Fantasio, et il m'a dit qu'on était en Angleterre.

— Voyons, mon ami... commença le ministre.

— Laissez tomber, dit Fantasio avec lassitude. Et vous, Gaston, essayez de ne pas nous faire sauter avec votre réchaud à essence !

— T'en fais pas ! dit Gaston. Puis, saisissant la poule sous son bras et lui tendant quelques haricots dans sa paume : Tiens, ma petite poule... Voilà de bons haricots bien chauds... Tiens, c'est bizarre, elle n'en veut pas. Oh ! bon, je les mangerai moi-même... Et tiens, Fantasio, puisque je ne suis pas rancunier, je vais te dire, moi, comment il faut faire pour arrêter le train.

— Je serais bien curieux de l'apprendre, Gaston, dit Fantasio avec ironie.

Attention ! Tout va sauter !

— Eh bien... commença Gaston.

C'est alors qu'une voix se fit entendre dans le récepteur de radio :

— Allo... J'appelle Fantasio...

Fantasio bondit sur l'appareil émetteur-récepteur et poussa le bouton (Il s'agissait d'une de ces radios où l'on parle ou bien où l'on écoute, jamais les deux à la fois) :

— Allo... Ici Fantasio. Dites, Monsieur Molette, il y a une bonne centaine de fils, derrière le panneau dont vous m'aviez parlé... Qu'est-ce que je dois faire ? Terminé.

— Pour faire arrêter le train, il suffit... commença Gaston.

— Gaston, taisez-vous !

— ... couper le fil du fusible principal, dit Molette, qui ignorait tout de l'interruption et poursuivait calmement : C'est un câble à trois torons qui se trouve...

Sa voix fut couverte par celle de Gaston qui secouait Fantasio par l'épaule :

— Dis, tu m'écoutes ? Il suffit de tirer...

— Taisez-vous ! dit Fantasio avec un geste de la main.

— ... de couleur jaune, à l'endroit où il y a une petite résistance bimétal... Je répète : le câble à trois... dit Molette, avant que Gaston reprenne :

— Fantasio, je te parle ! Il suffit de tirer le signal d'alarme !

— Gaston ! hurla Fantasio.

L'ingénieur, à l'autre bout des ondes, continuait impertubablement :

— ... pas son voisin. Vous pourriez alors provoquer un court-circuit extrêmement dangereux. Je répète : Ne touchez surtout pas...

— Regarde ! dit Gaston.

Et Gaston tira la poignée du signal d'alarme.

Tout se passa en même temps. il y eut le hurlement d'une sirène. Un choc violent qui précipita tout le monde par terre. Le fracas des verres qui se brisaient sur le tapis. Le caquètement insensé de la poule battant des ailes, qui se hissa sur la tête du ministre assis les yeux ronds. Un crissement insupportable de métal sur métal, étrangement répercuté comme par une chambre d'écho. Une impression de lourdeur soudaine, comme si la pression de l'air avait brutalement augmenté.

Puis le silence. Non, pas vraiment le silence. Une sorte de chuintement menaçant à l'arrière-plan. Le sifflement d'un serpent en colère, le feulement d'un carnassier, bref un bruit sinistre.

Et l'immobilité. Aucun des cinq passagers du train, tombés dans des poses grotesques, n'osait bouger.

La poule, perchée sur la tête du ministre, tourna la tête, fit « Cloc ! »

— Nous... Nous sommes morts ! murmura le chef de gare.

Fantasio bondit :

— Non ! Le train s'est arrêté !

Le garçon se releva, colla le nez à la vitre :

— On ne voit rien... Comme si les fenêtres avaient été peintes en gris foncé...

— N'importe ! dit Fantasio. Nous allons pouvoir sortir d'ici ! C'est magnifique !

Déjà le chef de gare de Saint-Quentin avait ouvert la portière. Des nuages de vapeur s'infiltrèrent dans la voiture.

— Je vois ! dit-il. Nous sommes dans le tunnel du Simplon. Le plus long tunnel ferroviaire du monde. Dix-neuf mille sept cent trente mètres !

— Et toute cette fumée ? demanda le ministre.

— De la vapeur qui fuse à l'avant, dit Fantasio. Je crois qu'il serait prudent d'évacuer le train le plus vite possible. On ne sait jamais, une explosion...

Il n'avait pas eu le temps de terminer sa phrase que déjà le Ministre français des Chemins de Fer, homme de décision, était descendu du train. Malheureusement, l'ouverture, conçue pour la hauteur normale d'un quai, se trouvait à un bon mètre au-dessus du ballast. Il y eut un boum, suivi d'une exclamation sonore, et le ministre se releva en se tenant les reins :

— Ah ! Je m'en souviendrai, de ce voyage !

Le garçon de restaurant, passant la tête par la portière ouverte, regarda la perspective de lampes bleutées qui se fondait dans le brouillard, le long des parois du tunnel :

— Diable ! Il y en a pour un bon bout de chemin...

— Vite ! Sautez comme l'a fait M. le Ministre ! disait le chef de gare dans le dos du garçon. La machine atomique pourrait exploser...

Le garçon bondit, suivi du chef de gare.

— Gaston, venez ! On descend ! intima Fantasio.

— Attends, dit Gaston, j'emmène la poule...

— Gaston, la locomotive peut sauter d'un moment à l'autre !

Gaston saisit le gallinacé. Fantasio sauta sur le sol, regarda la locomotive :

— Oui, regardez ! dit-il. La vapeur fuse par cette fente de la chaudière ! Éloignons-nous vite !

Le ministre, le chef de gare et le garçon n'avaient pas attendu le conseil. Leurs pas pressés résonnaient sur le cailloutage, à l'avant du train.

— Gaston, sapristi, vous venez ? dit Fantasio.

— Fait noir comme dans un tunnel, dit Gaston en passant la tête par la portière. Je vais emmener le réchaud à essence, comme ça il nous servira de lanterne...

— Gaston, pour l'amour du ciel !

— Bon, bon, ça va... J'arrive... Allons, viens, ma poulette.

La poule sous le bras gauche, le réchaud à essence, allumé, dans la main droite, Gaston sauta souplement du train.

— Vite, Gaston ! dit Fantasio en s'éloignant.

— Hé ! Fantasio ! Par où tu vas ?

— Nous allons vers la sortie italienne du tunnel ! dit Fantasio. C'est certainement la plus proche ! Venez !

— Moi, dit Gaston en restant planté à côté de l'autorail, je ne veux pas aller en Italie. Je veux rester en Angleterre.

Le chef de gare, qui s'était arrêté à quelques dizaines de mètres, cria :

— Mais, Monsieur Gaston, nous ne sommes pas allés en Angleterre ! Nous sommes passés de Suisse en Italie ! Venez vite !

— Vous, le chef de gare, dit Gaston en haussant les épaules, vous racontez des blagues. On est en Angleterre. La preuve, c'est que le train roule à gauche !

— Pour l'amour du ciel, Gaston, cessez de discuter ! s'énervait Fantasio. Déposez ce réchaud, cette poule stupide et courez ! La vapeur sort toujours de la chaudière et tout va exploser !

— Bon, bon, dit Gaston. Mais moi, je vais dans l'autre sens. Je veux aller en Angleterre. Voilà. Au revoir !

Gaston tourna les talons et s'éloigna, balançant à bout de bras son réchaud à la flamme bleue.

La voix du chef de gare, déjà loin, se répercuta sur la voûte :

— Monsieur Gaston ! N'allez pas par là ! C'est la Suisse, par là !

— Non, ce n'est pas la Suisse ! dit Gaston sans se retourner. C'est l'Angleterre ! Et moi, je veux aller en Angle-terre !

Fantasio hésita un instant, vit Gaston qui s'éloignait, haussa les épaules et fila au pas de course vers les trois autres, qui avançaient d'un bon pas.

La machine atomique resta seule, jetant dans l'obscurité du tunnel un nuage de vapeur qui sifflait avec la régularité inéluctable que l'on prête au destin.

L'explosion !

— Pas moyen de savoir s'ils nous ont entendus ! dit l'ingénieur. Avant que le train ne pénètre dans le tunnel du Simplon, on n'entendait qu'un sifflement.

Le petit avion survolait la passe du Simplon, tachée d'argent par les rayons de la lune. Spirou dit :

— De toute façon, quand le train aura franchi l'autre bout du tunnel, on pourra peut-être reprendre la communication...

— Pourvu qu'il y ait un terrain ! dit Molette... Je vais essayer de nous poser ici...

Heureusement que Henri Molette était un pilote habile. Il parvint à poser le Piper-Cub dans un pré pas très nivelé. Une silhouette brandissant une torche s'approchait déjà :

— Dogane italiane ! Cosa c'è qui ?

— Monsieur le douanier ! cria Spirou. Ce tunnel, là... C'est bien la sortie du Simplon ?

— Ou bien l'entrée, répondit le douanier. Ça dépend du sens.

— Et le train atomique est-il déjà sorti ?

— Non. Pas de train du tout cette nuit...

— Hmm... dit Molette, consultant sa montre. Je me demande bien ce qui a pu le retarder... Il y a bien deux ou trois minutes qu'il devrait être sorti...

Un collègue avait rejoint le douanier. Sans se préoccuper des regards curieux qui les suivaient, Spirou et Molette se dirigèrent vers le trou noir percé au flanc de la montagne.

Alors, répercutée par la voûte de maçonnerie, une explosion sourde retentit au sein de la montagne. Spirou s'arrêta, comme figé, puis bondit vers le tunnel, tandis que Molette, derrière lui, s'essoufflait :

— Spirou ! Où allez-vous ? C'est inutile ! Spirou !

Déjà Spirou avait été avalé par l'obscurité. Molette regarda le ciel et soupira :

— Ma machine ! Détruite ! Je leur avais pourtant bien dit de ne toucher au fil rouge sous aucun prétexte !

L'explosion ?

Gaston, seul, trébuchant de temps à autre sur une traverse, disait à la poule qu'il tenait sous le bras :

— Ils sont bêtes d'aller de l'autre côté du tunnel. Parce que moi, j'ai entendu ce qu'il disait, le chef de gare : ce tunnel, il a presque vingt kilomètres de long. Et on venait d'y entrer quand le train s'est arrêté. Pas vrai, ma cocotte ?... Ah ! fait pas clair, ici. Heureusement que je suis un spécialiste des réchauds à essence. Je vais régler la flamme pour y voir un peu plus clair...

Gaston posa le réchaud sur le sol, se pencha, tourna le bouton de réglage... Et il y eut une déflagration qui percuta la paroi et rebondit de voûte en voûte, alertant Spirou, qui se trouvait à l'extrémité italienne du Simplon...

Retrouvailles

Suivi de l'ingénieur Molette et d'un douanier italien qui n'y comprenait pas grand-chose, mais qui l'accompagnait par sympathie, Spirou s'élançait le long du tunnel.

— Voyons, Spirou, vous avez entendu cette explosion... C'est peut-être très dangereux...

Pour toute réponse, Spirou, qui courait toujours, appela à pleine voix :

— Fantasio ! Ohé, Fantasio !

L'écho prolongea la dernière syllabe et, en réponse, un cri parvint des profondeurs du tunnel.

— Ohé ! Ici !...

— Vous avez entendu, Monsieur Molette ? dit Spirou. Ils sont vivants ! Fantasio ! On arrive !

— Spirou ! C'est toi ! fit une voix qui approchait.

Jailli des obscures profondeurs de la montagne, un roulement se faisait entendre, un crissement de gravier, le pas de quatre hommes qui faisait écho au pas de Spirou, Molette et le douanier...

Après un temps impossible à évaluer, Spirou et Fantasio se retrouvèrent enfin face à face, dans la lumière chiche des lampes bleues. Ils restèrent là un moment, haletants de leur course, puis Spirou s'élança, mit une main sur l'épaule de Fantasio et dit :

— Mon pauvre vieux !

— Spirou ! Enfin !... dit simplement Fantasio.

— Mon jeune ami, intervint une voix, veuillez prévenir le Ministère français des Chemins de Fer que Guillaume Laupébine, ministre, a pu échapper au sort terrible qui l'attendait... Qu'on apprête une voiture.

Spirou scruta l'obscurité, distingua la silhouette imposante du ministre, puis se tourna vers Fantasio :

— Fantasio, est-ce que tout le monde est sauf ?

— Je disais : mon jeune ami... reprit le ministre.

— Euh !... dit Fantasio, en réponse à Spirou, Gaston... Gaston a voulu partir vers l'autre bout du tunnel... Et puis, on a entendu une explosion... On n'a pas osé retourner... Pour voir si...

— Messieurs, dit le ministre, voulez-vous prévenir le Ministère que...

— Gaston ? Mais il faut aller voir si... commença Spirou...

Le bruit d'une locomotive légère l'interrompit. Les Chemins de Fer italiens, étonnés du retard de l'autorail atomique, avaient lancé une locomotive de secours à sa recherche. Un phare jaune troua l'obscurité, éblouissant Spirou et ses compagnons, et un coup impératif de sifflet leur conseilla de ne pas rester au beau milieu de la voie...

Quelques minutes plus tard, devant l'insistance d'Henri Molette et malgré l'impatience du Ministre des Chemins de Fer, qui désirait rentrer au plus tôt à Paris pour changer de chemise, la machine fonçait vers l'intérieur du tunnel, à la découverte de la locomotive atomique. Tandis que l'ingénieur examinait si son autorail n'avait subi aucun dommage important, Spirou, muni d'une torche, courait vers l'endroit où Gaston avait été aperçu pour la dernière fois.

Do you speak English ?

Un rond de lumière plus argentée indiquait la sortie du tunnel. Gaston, qui tenait sous le bras la poule passablement déplumée par l'explosion du réchaud à essence, avançait en soliloquant :

— C'est bête, hein, que le réchaud ait explosé... On nous a donné de la mauvaise marchandise, voilà ce qu'il y a. Enfin, on a eu plus de peur que de mal... Pas vrai, cocotte ?

— Cloc, répondit la poule.

— ... Et voilà la sortie du tunnel. On est en Angleterre !

Gaston déboucha du tunnel du Simplon, jeta un coup d'œil ravi sur les parois de maçonnerie qui le surplombaient, sur les montagnes au loin. Puis son regard s'alluma : une silhouette se dirigeait vers lui, une torche électrique à la main.

— Ohé ! fit Gaston avec un grand geste de son bras libre. Ohé ! Chic, c'est un douanier anglais !

Le douanier, interdit, s'approcha, contempla cet être hirsute, noirci et cordial, et dit :

— Holà ! D'où venez-vous ? Ce tunnel est interdit aux piétons !

— Euh !... fit Gaston. Do... Do you speak english ?

— Yes, fit le douanier. A little.

— Moi content arriver en Angleterre, dit Gaston. Compris ?

— Compris, oui, répondit le douanier un rien méfiant. Vous avez vos papiers ?

— Il parle français ! dit Gaston, aux anges. Mes papiers ?... Eh bien, je ne les ai pas...

— Pas de papiers ? Humm ! dit le douanier tout à fait soupçonneux à présent. Sortie illégale d'un tunnel, entrée illégale sur le territoire suisse, circulation illégale sans papiers.. Veuillez me suivre.

Gaston suivit le douanier, heureux, et disant à la poule, qui considérait les événements avec philosophie :

— Ils sont gentils, les Anglais, hein, cocotte ?

La hiérarchie reprend ses droits

Et au même instant, à Iselle, à l'autre bout du tunnel du Simplon, le ministre, assis sur une banquette de bois dans le poste de douane, clamait avec indignation :

— C'est inadmissible ! Combien de temps encore allons-nous rester ici ? On aurait au moins pu prendre des mesures ! On m'attend au Ministère, moi, Monsieur !

— Monsieur le Ministre, dit le chef de gare de Saint-Quentin, je dis toujours : on est en bateau, il faut naviguer.

— Ah ! vous, le chef de gare, s'emporta le ministre, je vous prierai de tenir vos distances. Nous n'avons pas gardé les trains ensemble, que je sache !

Et il tourna le dos au fonctionnaire morfondu.

... Et il faut bien faire une...

Henri Molette expliquait à Spirou :

— Un examen rapide m'a permis de constater que ma machine n'a subi aucune avarie grave.

— Oui, dit Spirou. Pour ma part, j'ai trouvé ce qui restait du réchaud à essence qui avait explosé. Gaston l'a laissé là, au milieu de la voie. Et il n'y a aucun signe montrant qu'il ait été blessé, à part quelques plumes de poule... Ça m'intrigue, ces plumes.

Le téléphone sonna. L'un des douaniers décrocha :

— Pronto ?... Chè ? Il signore Fantasio ? Momento, prego...

Et tendant le cornet à Fantasio :

— C'est les douaniers de Suisse. On désire vous parler.

Fantasio remercia, prit le récepteur, dit allo et entendit :

— Monsieur Fantasio ?... L'un de nos douaniers a capturé un vagabond à la sortie du tunnel du Simplon, à Brigue. D'après les propos incohérents qu'il nous a tenus, il ressort qu'il se croit en Angleterre, qu'il était à bord du train atomique et qu'il compte sur vous pour l'identifier... Il s'agit d'un certain Lagaffe, Gaston Lagaffe...

Il y eut quelques bruits étranges dans le récepteur, puis la voix du douanier, vaincue, dit :

— Un moment... Il insiste pour vous parler...

— Allo, Fantasio, fit alors la voix de Gaston. Les douaniers anglais sont très gentils, mais ils ne veulent pas me laisser sortir tant que tu n'auras pas dit qui je suis... Ils disent qu'ils vont me garder en prison tant que je n'aurai pas mes papiers... Et dis, Fantasio, ils veulent me séparer de Cocotte... Tu sais, ma petite poule... Alors dis-leur, hein, Fantasio... Dis-leur bien, hein... Je te les repasse...

La voix du douanier reprit :

— Alors, Monsieur Fantasio, pouvez-vous identifier ce M. Lagaffe Gaston ?

Le regard de Fantasio se fit dur, métallique, impavide. Serrant un peu les mâchoires, il dit d'une voix où ne perçait pas la moindre trace de pitié :

— Lagaffe ? Gaston ? Non. Connais pas. Jamais vu. Et je ne veux plus jamais en entendre parler. Au revoir, Monsieur.

Avec un bruit sec, il reposa le cornet sur l'appareil.

... FIN

— Ce feuilleton a été réalisé grâce à l'aimable coopération de la Société Nationale des Chemins de Fer Français, de la Société Nationale des Chemins de Fer Belges, des Nederlandse Spoorwegen, de la Deutsche Bundesbahn, des Danske Statsbaner, des Chemins de Fer Fédéraux Suisses et des Ferrovie dello Stato italiens. Gaston insiste pour que nous y ajoutions les British Railways, bien que nous lui ayons abondamment démontré que l'Angleterre est une île.

Les Editions de l'Atelier
remercient gratitudement
Monsieur Charles Dupuis
sans l'autorisation duquel
ce livre n'aurait pas vu le jour
et Monsieur et Madame Franquin
dont la gentillesse n'a d'égale
que la légendaire modestie,
Si, si !

Couleurs :
Carolin, Anne Delobel
et Jean Mulatier

Maquette :
Yvan Delporte

Photogravure :
Publigravure

Imprimé en Novembre 1981
sur les presses de l'imprimerie
Publiphotoffset
Paris

Dépôt légal : 4e trimestre 1981
I.S.B.N : 2-903 403-05-8

Reproduction interdite
Tous droits réservés pour tous pays
y compris l'URSS

© Les Auteurs & les Editions de l'Atelier

Distribution :
B. Diffusion
40, Bd. Saint-Germain, 75005 Paris.

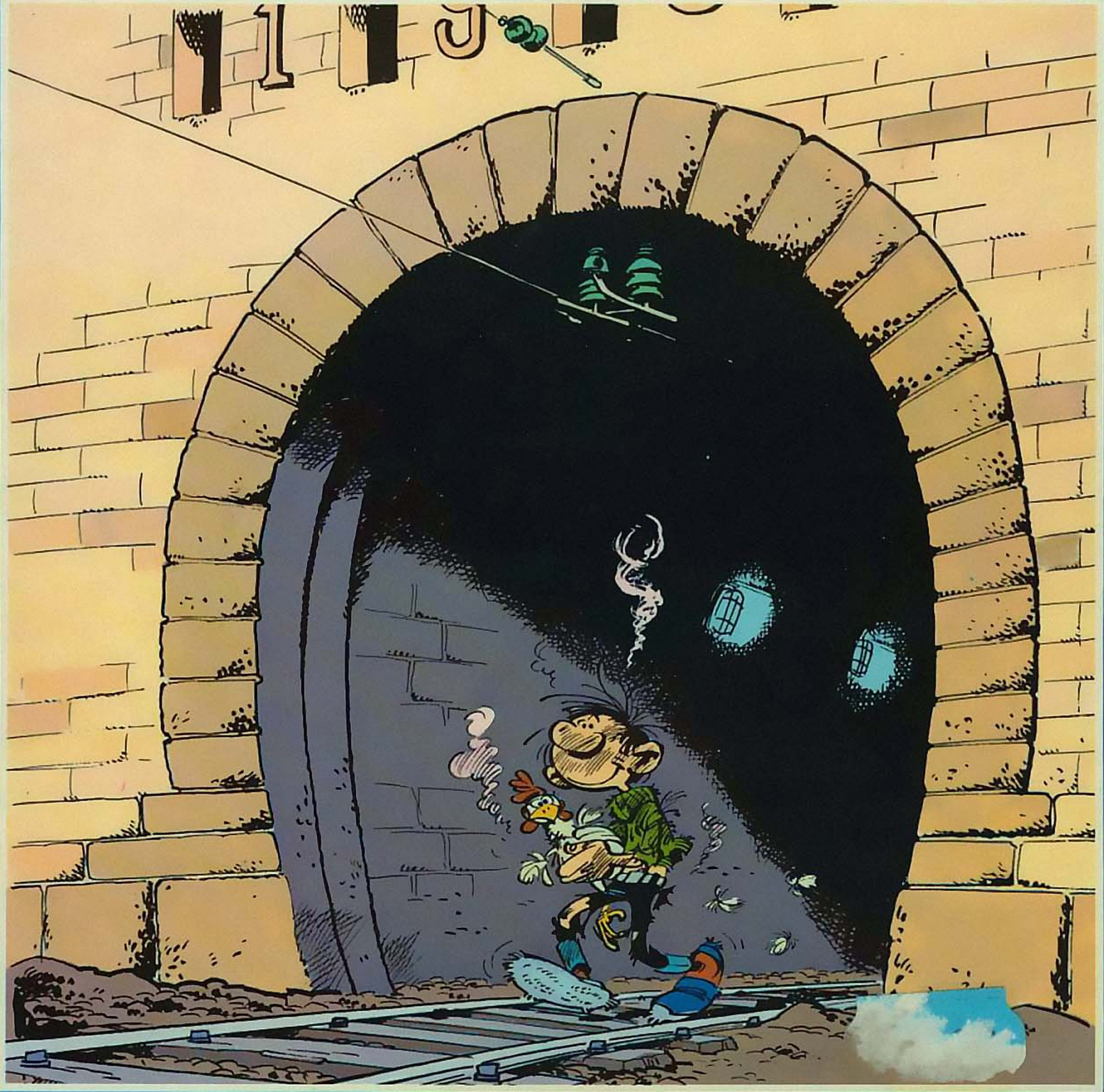
Distribution : B. Diffusion, 40, Bd. Saint-Germain, 75005 Paris. Tél : 326 72 48

Pour ceux qui ont lu tout Franquin. Pour ceux qui possèdent la collection complète. Et pour tous les autres aussi : ce feuilleton paru en 1964 était INEDIT EN ALBUM !

Ce n'est pas de la BD (mais quel bon scénario ce serait !). Franquin s'est fait aider par Jidéhem pour le dessin (et quel bon Jidéhem), par Yvan Delporte pour le texte (et quel bon Yvan vous amène ? !).

Retrouvez Spirou, Fantasio ET Gaston, ainsi que toute une galerie de personnages savoureux, dans les péripéties tragi-comico-nucléaires de ce grand récit d'aventures.

LES ROBINSONS DU RAIL



distribué par B-Diffusion, 40, boulevard St-Germain, 75005 PARIS. Tél. 326 72 48